

Glasnevin

Les jardins ont été fondés en 1795 par la Dublin Society. Ils sont aujourd'hui propriété de l'Etat, et gérés par l'Office of Public Works (OPW). Leur accès est libre. La collection compte plus de 20 000 plantes vivantes et des millions d'autres dans des herbiers. Les serres (Richard Turner) sont spectaculaires tant par leur contenu que par leur architecture. Les National Botanic Gardens sont une institution scientifique de premier plan au service de la conservation des espèces et du développement durable. Leur directeur est aussi président de Plant Network qui répertorie les collections anglaises et irlandaises. C'est aussi un lieu de formation pour les jardiniers et paysagistes irlandais. Pour n'en citer que deux, Seamus O'Brien (Kilmacurragh), et Jimi Blake sont passés ici.









Kinsealy cottage

A l'époque de sa construction, vers 1888, le cottage fut d'abord entouré d'une pâture et d'un potager. Aujourd'hui, Marie et Christopher sont la sixième génération de jardiniers. Ils travaillent sans produits phytosanitaires, fabriquent leur compost et récupèrent l'eau de pluie. Ils remodèlent ces 2000 m² depuis 1991, combinant leur intérêt pour l'architecture, les plantes, la nature avec leur expérience dans le monde de la mode et du design. On est accueilli à Kinsealy en passant sous un porche recouvert d'un vigoureux *Schizophragma hydrangeoides*, et du rosier 'Blush Noisette'. Au sud, le *Fremontodendron* et le *Clianthus* profitent du soleil pour épanouir leurs corolles jaunes et leurs « pinces de homard » corail. De nombreux arbres ont été plantés depuis 1991 sur l'allée qui mène à la mixed border ou au jardin tropical (inspiré de Great Dixter). Deux serres et un jardin productif complètent ce jardin familial et convivial.



Malahide Castle

Cette imposante forteresse a été donnée par le roi Henry II à la famille Talbot à la fin du XII^e siècle. À part une brève éclipse au temps de la conquête de Cromwell, elle restera dans cette famille jusqu'en 1975 où elle sera vendue à l'Etat. Nous visiterons le parc et l'ancien potager transformé en jardin clos. La serre aux papillons et le château ne sont pas inclus dans notre billet. Notez le parterre qui reprend en verdure un motif des boiseries intérieures et la fameuse serre victorienne. La collection de plantes réunie par les Talbot est la quatrième plus importante d'Irlande.



Photos : J-C. de Bouteiller, G.de Longuemar



Voyage en Auxois

20-28 novembre 2022

Ancy le Franc

Ce palais Renaissance est le chef d'œuvre de Sébastiano Serlio (1475-1554), célèbre architecte italien du Roi François 1er. Le château, construit pour Antoine III de Clermont, beau-frère de Diane de Poitiers, est un vaste quadrilatère entourant une cour d'honneur majestueuse. La symétrie des volumes, l'harmonie des façades, l'emploi des ordres, la cohérence et la rigueur de l'ensemble témoignent du génie de Serlio. Ce château, totalement italien, a d'abord été conçu sur plan. Sa construction débute en 1542 et sera achevée une cinquantaine d'années plus tard par Jacques I^{er} Androuet du Cerceau. L'intérieur renferme une série remarquable de peintures murales sur enduit de la seconde moitié du XVI^e siècle. Elles sont l'œuvre d'artistes régionaux mais aussi d'élèves du Primatice et de Nicolo dell'Abbate.

Les Clermont Tonnerre se succèdent jusqu'en 1683 où le ministre Louvois rachète la propriété. En 1759 le descendant du Marquis de Louvois, le Marquis de Courtanvaux, transforme les jardins en un parc à l'anglaise. Il fait creuser un lac artificiel, avec un îlot très romantique couronné d'une fabrique octogonale nommée « la folie ».

Les descendants vendent Ancy au milieu du XIX^e de nouveau aux Clermont-Tonnerre. Le dernier duc meurt en 1940 le léguant à ses neveux Mérode. En 1980, l'ensemble est vendu, le mobilier est dispersé à Drouot.

Après deux décennies d'abandon, un mécène américain passionné par la Renaissance, Stephen Roy, entreprend de redonner sa splendeur à Ancy le Franc. Il confie la supervision du chantier à Alexandre Gady, conservateur du patrimoine.

La création des parterres échoit au cabinet de Laure Quoniam en 2012. Situé aux abords du Canal de



Bourgogne et de l'Armançon, le château est bâti au cœur d'un parc de 50 hectares, l'un des plus vastes de la région. Aujourd'hui deux parterres d'interprétation française encadrent le château à l'est et à l'ouest. La façade sud ouvre sur la Serpentine et l'étang dans une ambiance à l'anglaise.



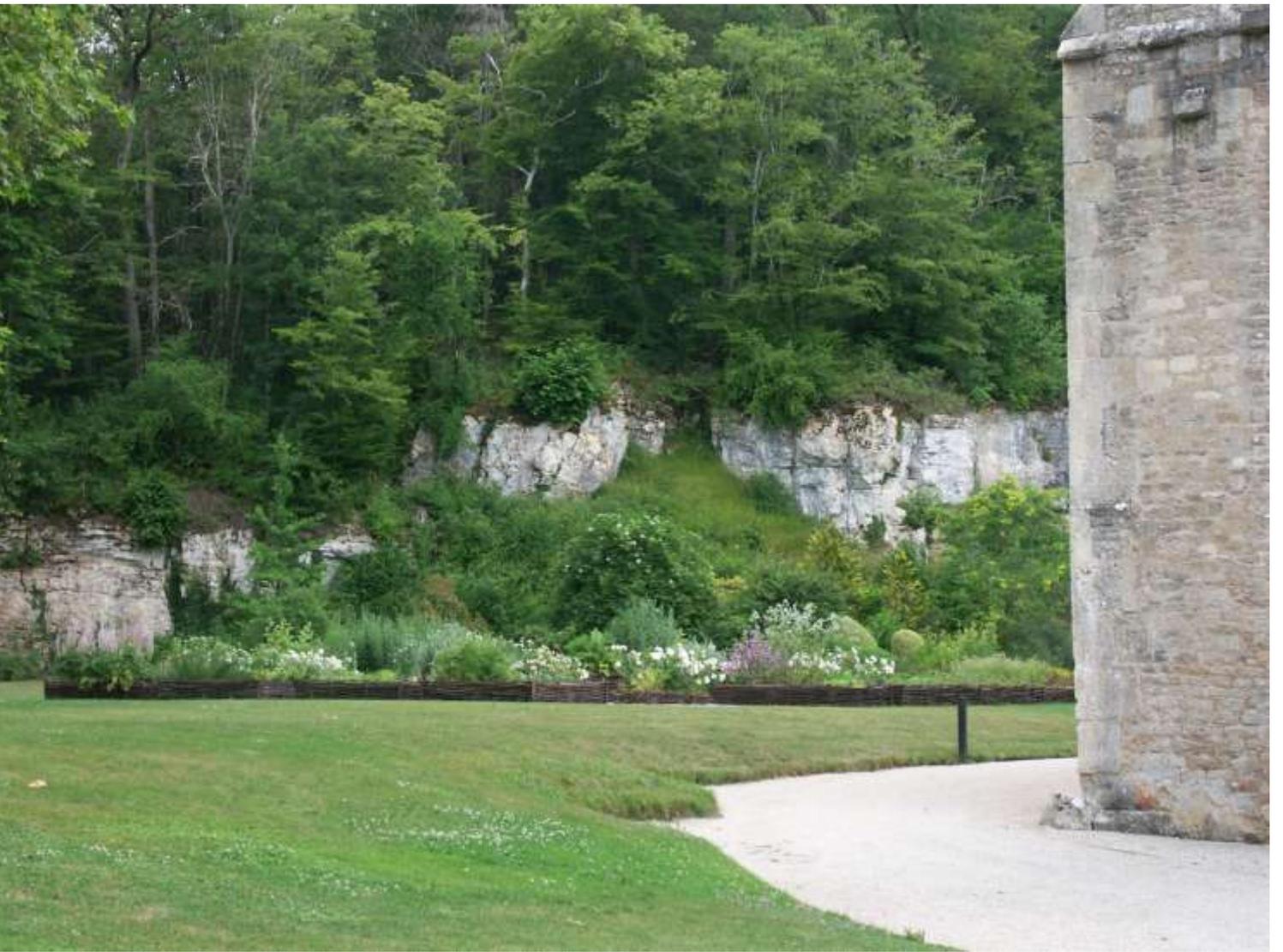
Abbaye de Fontenay

L'abbaye de Fontenay a été fondée en 1118 par Saint Bernard de Clairvaux, elle est la plus ancienne abbaye cistercienne conservée au monde. Elle a été classée au patrimoine mondial de l'UNESCO en 1981. Transformée en papeterie après la révolution, elle est la propriété de la famille de Mongolfier depuis 1820. Après avoir entrepris depuis 1906 de très lourds travaux de « désindustrialisation », la famille l'entretient toujours aujourd'hui avec passion. Les bâtiments sont reliés grâce à un élégant parc paysager labellisé « Jardin Remarquable » en 2004. Elle est nichée au creux d'un vallon entièrement préservé qui s'étend sur plus de 1 200 hectares.

L'Abbaye de Fontenay renoue avec son passé en proposant depuis 2022 un jardin des simples, composé de plantes médicinales, aromatiques, condimentaires et tinctoriales d'après les ouvrages d'Hildegarde de Bingen, abbesse visionnaire et naturaliste du Moyen-Âge. Le jardin des simples de l'Abbaye de Fontenay est situé en face de l'église abbatiale. La trame du jardin est aussi directement inspirée du vitrail existant de l'abbaye.









Parc Joly à Semur

Nous y sommes accueillis par Hubert Bonal qui préside « l'Association de Sauvegarde des Jardins et Terrasses de Semur ». L'association a signé en août 2020 un bail emphytéotique avec les propriétaires, afin de restaurer le parc, de l'ouvrir à la visite et d'y mener des animations culturelles et touristiques. L'association s'appuie sur les conseils d'un architecte paysagiste DPLG et vise à obtenir dans un avenir proche le label « Jardin remarquable ».

Ce parc créé au 19^e siècle par la famille Joly de St Florent est laissé à l'abandon depuis 30 ans. Situé au pied des remparts nord de la ville ce parc de 2,5 hectares n'est qu'une partie d'un parc privé créé au XVIII^e et XIX^e, dont les propriétaires actuels ont laissé la restauration à une association (ASJTS) créée à cette fin en septembre 2020. Depuis cette date, les bénévoles travaillent régulièrement et défrichent, sécurisent, débarrassent les arbres morts, remontent les murs en pierres sèches et curent les mares. Le parc est maintenant visité par des groupes attirés par la belle ville médiévale de Semur-en-Auxois, et aussi par les 500 adhérents qui en ont fait un parc associatif. Des concerts et événements culturels sont aussi organisés régulièrement. Un label Fondation du Patrimoine a été obtenu et une souscription pour des travaux de réaménagement du pigeonnier prévus en 2023 est en cours.

Ce parc offre une superbe vue sur la ville de Semur, et des espaces pittoresques: bois et ancien verger au nord, vallon ombreux et rocheux à l'ouest, terrasses en surplomb de l'Armançon au sud, esplanade, grotte, mares et cascades, pigeonnier, etc. En suivant un plan disponible sur place, la visite de ces divers espaces dure une petite heure par un circuit fléché.





Château de Bussy Rabutin

Roger de Rabutin crée tout un décor afin de recréer l'univers de la Cour de France dont il vient d'être expulsé. Il fait travailler des peintres bourguignons qui réalisent d'après gravures des portraits souvenirs dans la Galerie des Rois, des portraits officiels comme ceux des militaires dans le Salon des Hommes de Guerre, des Rois de France dans la galerie ou le portrait en armure de Roger de Rabutin dans la Salle des Devises, des portraits de Cour ou des portraits d'apparat et enfin des portraits allégoriques comme celui du comte en empereur romain (ou Hercule) dans la Tour Dorée ; Les Quatre Saisons au plafond de cette même tour représentant sa grand-mère (Hiver), sa mère (Automne), sa première épouse (Été) et sa seconde épouse (Printemps). Ces décors présentent donc un inventaire du portrait en tant que genre pictural.

Propriété de l'État depuis 1929, l'ensemble des jardins a été restauré entre 1991 et 1993 dans le cadre de la loi-programme portant sur les jardins historiques. Dès 1604, les archives mentionnent l'existence d'un verger, d'un potager et d'un parc autour du château. En 1665, Roger de Rabutin y est exilé : il embellit l'intérieur et entreprend le tracé des jardins. Il les décrit comme « des carrés de buis en compartiment, avec de part et d'autre, deux exèdres rectangulaires clos de murs et bordés d'un promenoir



en terrasse légèrement surélevé ». La restauration se fonde surtout sur les plans du XVIII^e siècle de Geneviève Alexis de Salin (1755), en conservant certains aménagements XIX^e des comtes de Sarcus pour le parc à l'anglaise. Cette double influence permet de souligner ainsi le contraste entre les jardins réguliers sur la terrasse et le parc.





Château de Lantilly

Le château de Lantilly, surnommé château aux cent fenêtres, bénéficie d'une vue panoramique exceptionnelle sur la vallée des Laumes et le site d'Alésia. Il est entouré d'un parc à l'anglaise qui possède quelques arbres remarquables et est inscrit à l'inventaire supplémentaire des monuments historiques. Son potager fleuri est labellisé « Jardin Remarquable ». Sa conception date des années 2000. La propriétaire Claire de Virieu, par ailleurs renommée photographe de jardins, l'a conçu avec le paysagiste Camille Muller. C'est un lieu de vie partagé entre les fleurs, les légumes, les arbres fruitiers et de nombreuses topiaires.







Château de Bourbilly

Situé à une dizaine de kilomètres de Semur-en-Auxois, le château de Bourbilly a été habité par sainte Jeanne de Chantal et par la Marquise de Sévigné. Depuis le début du XIX^e siècle il appartient aux Crépy. Campé dans la vallée du Serein, le château est entouré d'un parc dessiné par Alphand, dont il reste quelques vestiges. A l'intérieur, la salle d'armes, la chapelle et la bibliothèque présentent une décoration à la Walter Scott très pittoresque.

Château de Courterolles

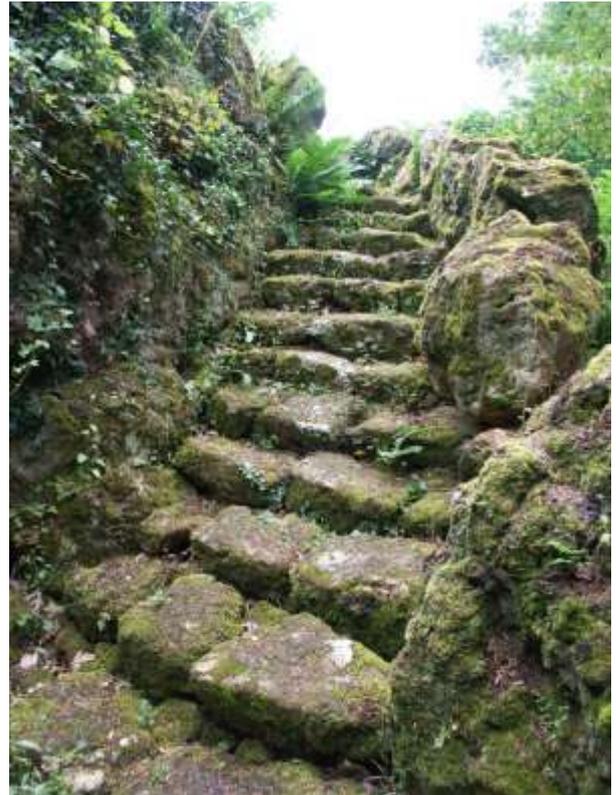
Visite du jardin et du parc du château de Courterolles. Le domaine acquis en 2007 par MM. Brenet et Parmenon s'étend sur 8 hectares dédiés à diverses collections de plantes acidophiles et de nombreuses œuvres d'art contemporain. Le chef jardinier M. Delaire a été formé au Vastérial.





Orbigny le château

Nous sommes accueillis par les propriétaires François et Laure Raudot de Chatenay. Ils nous révéleront les secrets de leur parc qui surplombe la vallée du Cousin avec d'étonnantes grottes. Créé au tout début du XIX^e siècle, il est aujourd'hui en cours de restauration après des décennies d'abandon. La DRAC souhaite le classer au titre des monuments historiques.



Jardins du manoir de Val en Sel

Le manoir de Val en Sel, maison de campagne construite en 1710 par la famille des Turgot, est situé à 2 km de Vézelay. Il est entouré de deux jardins d'agrément : le jardin du bas est une roseraie créée en 2001 dans l'ancien potager du manoir et le jardin du haut en terrasses datant de 1945.



Promenade d'été en Ile et Vilaine

9 août 2023

La Ville du Bois

Rendez-vous était donné au parc de **La Ville du Bois** (ISMH), à **Mordelles** (35310), où nous fûmes accueillis par la famille de Farcy pour la visite du parc paysagé, fin du XIX^e siècle, autour d'une demeure de parlementaires ISMH.



Jardins de brocéliande

Visite des **jardins de Brocéliande**, à **Bréal sous Montfort** (35310), jardins à thèmes, poésie, philosophie et légendes. Nous y avons bénéficié d'une visite guidée par la responsable des jardins de Brocéliande et accompagnée par leur fondateur, Gérard Brière, membre de l'APJB. Visite passionnante.



Les Onglées

Déjeuner au **château des Onglées**, chez Michel et Françoise de Ponfilly, suivi d'une visite du parc paysagé construit autour d'un château de parlementaires (ISMH) sur des bases datant du XVII^e siècle.

La Magnanne

Le jardin de la Magnanne entoure une imposante construction de la fin du XVI^e siècle qui trouve son inspiration dans une gravure issue de la série des Petites Habitations de Jacques Androuët du Cerceau, publiée en 1559.

Les dispositions du jardin actuel avec son avant-cour bastionnée et son portail, sa cour autrefois close de deux murs latéraux et son parterre à l'arrière du château remontent à la seconde moitié du XVIII^e siècle, sous l'impulsion du Président à mortier du Parlement, René de Montbourcher. A cette époque un potager en terrasse, accessible depuis l'avant-cour, vient compléter l'ensemble au sud. Parallèlement furent plantés six kilomètres d'avenues convergeant vers le château.

Au milieu du XIX^e siècle est créé un parc agricole paysagé sur les terres humides du vallon où coule le ruisseau d'Andouillé avec des fermes modèles marquant les accès. Des groupes de résineux et marronniers viennent simplement ponctuer le paysage naturel. L'actuelle avenue d'accès qui offre des points de vue variés sur l'édifice est tracée à cette époque.

Après la visite du jardin, pour clore cette belle journée de promenade, Christophe et Marie-Laure Amiot ont offert aux promeneurs le pot de l'amitié.



Journée d'étude à Quimper

20 octobre 2023

Cette journée a été organisée par Albane de Carmoy et Florence de Calan sur la proposition de Sylvie de Kermadec et de Jean-Hubert Gilson, président de l'association des maraîchers de la Coudraie. Le programme consiste en une visite guidée de la Coudraie en matinée sur le thème de la qualité des sols suivie d'un repas végétarien et bio. L'après-midi est consacré à la visite des jardins historiques et de collection de la ville de Quimper.

La directrice Gaëlle Le Roux accueille la trentaine d'adhérents de l'APJB en nous présentant la structure : travaillent ici dans une ferme de 7 ha de la ville de Quimper une vingtaine de salariés en insertion avec une présence de 26 heures par semaine au Smic pendant une période allant de 6 mois jusqu'à 2 ans.

La structure est gérée sous forme associative avec un bureau, un conseil d'administration et 5 permanents. Le budget est de 600 k€. Les financeurs sont l'Europe, l'État, la Région, le département et la ville de Quimper.

Avec une surface de 2,5 ha de plein champ et 11 serres, 130 paniers de légumes biologiques sont produits et livrés par semaine. Les légumes sont également vendus à des magasins biologiques, des restaurateurs mais aussi au magasin de la ferme deux fois par semaine, le mardi et le vendredi. La ferme vend également des



graines et quelques produits transformés. Le taux d'insertion des salariés avoisine les 60%.

La visite de la ferme se décompose en deux temps avec deux groupes : Un temps avec le président et monsieur Philippe Brûlé, architecte à la retraite qui gère une ferme reconvertie en maraichage biologique et qui peut partager son expérience. Le deuxième temps est consacré à la visite de l'outil de production et les conseils techniques concernant la production par un des chefs de culture, Mathieu Pensec.

Le président et monsieur Brûlé donnent quelques informations sur l'origine de la création de la ferme, sur l'insertion, la notion de travail et la notion de pauvreté qui ont beaucoup varié au cours des siècles.

La société industrielle et économique est devenue une machine complexe dans laquelle la personne doit effectivement s'insérer même si le terme paraît réducteur. Les industries chimiques et énergétiques recyclées dans l'agriculture après la deuxième guerre mondiale ont fait perdre



progressivement la vie biologique des sols. En 70 ans, il ne reste plus que dix pour cent des vers de terre dans les sols cultivés (200 kg/hectare au lieu de 2 tonnes) et le GIEC constate que 25% des sols agricoles en France sont biologiquement morts. Le remède est connu mais plus coûteux à mettre en œuvre si l'on veut conserver les rendements et la qualité de la production.

Un changement culturel est également nécessaire car la population préfère des aliments beaux même si leur qualité gustative et nutritionnelle est médiocre. On peut malheureusement constater que les produits bio subissent le préjugé collectif d'être plus chers ce qui n'est pas forcément vrai pour les légumes. Globalement, ces légumes sont achetés par un public engagé. La France est très en retard dans ce domaine par rapport à l'Italie ou l'Allemagne.

Le repas est servi dans une serre : entrée, plat principal et dessert sont des plats végétariens, cuisinés par Colette, qui est salariée en insertion et ancienne restauratrice ; accompagnés de jus de pomme de la Coudraie, du vin biologique (pas encore de la Coudraie) et un café. Colette donne également des cours de cuisine.

L'après-midi ce n'est plus la pluie qui nous accompagne mais des trombes d'eau pour la visite des jardins de la ville par l'ancien directeur des jardins (encore le même...). Nous commençons par le **jardin de Locmaria** (labellisé Jardin remarquable), à caractère médiéval. Ce petit jardin de 2700 m² est un essai de synthèse des jardins conventuels autarciques de l'époque d'Anne de Bretagne à proximité d'une église du XII^e et d'un ancien prieuré. Vous y trouvez de quoi vous faire une idée de l'imaginaire du paradis à la fin du Moyen âge. Sont plantés dans des carrés surélevés drainants ses légumes-feuilles, ses légumes-raves, ses plantes de remèdes pour les différents tempéraments humains et les plantes dites « signatures » de Paracelse et enfin des plantes dites techniques (pour tisser) et tinctoriales, les graminées panifiables, les plantes des femmes, les plantes des sorcières, un petit verger et des fruits rouges ainsi que des ruches de forme ancienne.

Le jardin possède également un coin repos qui symbolise le jardin d'amour avec des plantes phares de la chrétienté présentes sur les lieux saints et sur le chemin de retour des croisades. C'est aussi un jardin symbolique représentatif du lien entre la terre et le ciel et la source du paradis et ses quatre fleuves en lien avec la grande ferveur religieuse de cette époque.

La dimension humaine, la conscience de l'éphémère et les 5 sens sont prioritaires dans ce jardin de simples.

Ensuite nous sommes allés au **jardin de la retraite** en centre-ville pas très loin de la cathédrale. C'est un jardin installé sur un ancien terrain des Ursulines de 5000m². Sont regroupés quatre jardins de collections. Un jardin à fort caractère subtropical évoquant une serre en plein





air composé de plantes à larges feuilles comme les bananiers ainsi que des plantes à feuillage persistant pour évoquer la “touffeur” (néologisme de chaleur et étouffement) du lieu. Les plantes sont principalement issues de l'Australie et de la Chine.

Un jardin régulier dit « à la française » est planté essentiellement de palmiers pour donner un caractère exotique. La fontaine centrale est le point de départ des quatre cheminements qui délimitent les quatre carrés réguliers. Un gros travail de drainage avait été entrepris afin de pouvoir cultiver les palmiers qui ne supportent pas la présence d'eau en hiver sur les racines. L'acclimatation passe aussi par un suivi rigoureux des jeunes plantations en période de froid et d'alternance humidité et douceur puis froid. Des voiles de protection sont nécessaires et des traitements désinfectants sont à effectuer après chaque gel.



Un jardin à caractère sec à base de plantes dites « succulentes ». C'est un jardin basé sur une plantation sur sable et roches. Les plantes sont cultivées sur buttes drainantes. Les premières années il faut considérer qu'il y aura une sélection naturelle avec un quart de mortalité. Au bout de dix ans l'équilibre se fait. Les plantes succulentes ont une physiologie particulière avec une respiration décalée la nuit. Les organes retenant l'eau sont très variés ; tiges épaisses, feuilles dites grasses, caudex, racines charnues, feuilles réduites ou absentes ou transformées en épines...parfois redoutables...

Enfin un **jardin de type méditerranéen**, situé hors les murs de l'enceinte médiévale, c'était un terrain vague qui servait à jeter les déchets. « Au bout de 15 ans de discussions avec l'ABF j'ai obtenu la possibilité de pratiquer une petite porte dans le rempart » explique Jean-Hubert Gilson. L'idée conceptuelle est une succession de terrasses (garrigue, maquis, pelouses sèches, lavandes et lavandins) avec quelques suggestions culturelles du pourtour méditerranéen comme le petit arc de triomphe, l'oued, l'allée des myrtes, le vignoble, les calades, la roue de la destinée ou de la fortune, la forêt sempervirente de chênes verts, chênes liège et pin d'Alep... La flore méditerranéenne se caractérise par une forte résistance à la sécheresse estivale et une bonne résilience à l'impact de la faune. Les plantes ont une faible évapotranspiration, des feuilles coriaces et/ou épineuses et des glandes réservoirs d'huiles essentielles toxiques. Ce qui leur confère leur statut de plantes odoriférantes remarquables. La floraison s'effectue au printemps ou à l'automne quand les plantes peuvent aller jusqu'à faire leurs graines. Les fleurs ont un nectar assez fort pour attirer les insectes nécessaires à la fécondation.



Jean-Hubert Gilson

Concilier monument et espace vivant : le projet de paysage comme démarche de restauration des jardins historiques

Conclusions de la Thèse de Doctorat en Aménagement et Urbanisme soutenue le 15 mars 2023 par Angèle Denoyelle.

Les jardins historiques présentent un paradoxe majeur : conserver et transmettre un patrimoine en perpétuel changement.

C'est pourquoi l'objet de ce travail a été de mettre en parallèle la restauration des jardins historiques et la démarche de projet de paysage afin d'évaluer si ce dernier pouvait lui être appliqué, ce qu'il pouvait lui apporter et si, compte-tenu de la difficulté d'appréhender à la fois les dimensions monumentales et vivantes du jardin, il pouvait être avancé comme une approche légitime et efficace.

L'étude du processus de patrimonialisation des jardins puis des doctrines d'intervention nous a montré que, dès l'origine, deux attitudes se sont distinguées, l'une sensible à la puissance à la fois esthétique et métaphysique des monuments naturels, l'autre, attachée aux valeurs d'histoire et d'art.

Les jardins ont ainsi été d'abord protégés par la législation sur les Sites avant d'être enfin reconnus par le ministère de la Culture au cours des années 1980 et protégés au titre des Monuments Historiques sans doute au détriment de leur nature vivante et de leurs dynamiques de renouvellement. L'étude de l'évolution des doctrines d'intervention sur le patrimoine, au travers des travaux de Françoise Choay, de Jean-Pierre Babelon et André Chastel mais aussi des publications des revues officielles du « Service », *Monuments Historiques* puis *Monumental*, nous a montré que malgré les recommandations internationales en la matière, la Charte de Venise notamment, la France est restée très attachée au principe d'unité de style initié par l'architecte Eugène Viollet-le-Duc au XIX^e siècle. Alors que celui-ci, en son temps, proposait de n'appliquer cette unité de style qu'à des monuments exceptionnels, remarquables avant tout pour leur architecture, ce parti d'intervention s'est généralisé en France par la suite et s'est appliqué aux jardins.

Un modèle de restitution historique, renforcé par la réforme des études préalables en 1985 s'est alors imposé, inspiré par la recherche d'une vérité historique considérée comme seule approche objective et scientifique de la restauration.

Pourtant, après la mise en lumière d'une problématique « jardins » par l'ICOMOS/IFLA en 1971, des spécialistes ont commencé à dessiner un nouveau domaine d'expertise. C'est alors que sont apparues des considérations paysagères, d'ordre spatial, et sociales pour nourrir la réflexion.

Aujourd'hui l'approche conservatrice des Monuments Historiques reste attachée à l'idée de jardin-musée, visant à reproduire, des images historiques qui pourront être transmises aux générations futures ; tandis que l'approche « progressiste » - plus conceptuelle -

des spécialistes du « monde des jardins », cherche, quant à elle, à accompagner le jardin - qu'elle considère en tant que Monument vivant - dans son évolution afin d'en transmettre non seulement l'histoire, la composition mais aussi les structures successives et l'esprit des lieux.

Cependant, si la législation française, en donnant de droit la maîtrise d'œuvre des interventions sur les jardins historiques aux architectes du patrimoine ou aux architectes-en-chef¹ favorise l'approche historique, la construction de la compétence spécifique aux jardins au sein du ministère de la Culture et de ses instances tend aujourd'hui à davantage intégrer le respect de l'évolution du jardin dans les réflexions.

Dans les années 1990, au moment où le ministère de la Culture favorisait la création dans les jardins anciens, l'approche sensible du terrain des paysagistes a été perçue comme étant peu sérieuse puisqu'elle ne s'appuyait sur aucune « preuve » factuelle. Les projets ont alors été considérés comme des gestes de créateurs, souhaitant mettre leur empreinte sur le monument, au détriment de l'authenticité historique.

Pourtant, au regard des réalisations contemporaines, les Tuileries, le jardin du musée Rodin, Joinville mais aussi le jardin du Palais Royal, que nous aurions également pu étudier ici, il apparaît que, justement grâce à ces allers/retours constants entre terrain, histoire, approche sensible et dynamiques du vivant, le projet de paysage a démontré sa légitimité au regard de la nature plurielle du jardin.

Et ces jardins n'en sont pas la seule illustration. Déjà les Duchêne comme Forestier, en cherchant dans leurs projets respectifs à articuler le passé avec l'avenir, avaient établi que la restauration des jardins ne passait pas par la simple reproduction de documents graphiques anciens mais par la réinterprétation des formes historiques dans l'espace en relation avec de nouveaux usages.

Chaque composition pose un problème entièrement nouveau qu'il faut résoudre suivant le cas concret, en tenant seulement compte de l'esprit de l'époque, afin d'éviter les dissonances ou les anachronismes décoratifs. Le problème devant lequel on se trouve est le même que ceux qu'avaient à résoudre les architectes de l'ancien temps, chaque fois qu'on leur demandait une nouvelle création. Nous ne devons pas plus les copier qu'il ne se copiaient entre eux, car une tradition ne reste vivante qu'en renouvelant ses expressions, écrivait déjà Achille Duchêne en 1935².

1. Si le jardin en question est classé Monument Historique, c'est-à-dire s'il bénéficie du plus haut degré de protection.

2. DUCHÊNE Achille, *Les jardins de l'avenir, hier, aujourd'hui, demain*, Vincent Fréal & Cie, Paris, 1935, p. 8.

Dans le projet de jardin qu'ils défendent, la compréhension de l'espace est ainsi plus importante que la vérité historique ou le décor.

Parce qu'ils ont travaillé dans la continuité de l'histoire, mettant en dialogue les différentes strates encore perceptibles et se saisissant et profitant de l'intelligence de chacune, les Duchêne et Jean-Claude-Nicolas Forestier ont fait de leurs oeuvres le reflet de l'évolution de notre culture et de notre société. Le visiteur peut percevoir l'action du temps dans leurs jardins et peut réfléchir, consciemment ou non, sur sa propre place dans le monde.

Achille Duchêne, grâce à son travail confrontant les archives avec les observations de terrain, a, en outre, eu une démarche scientifique de la restauration. Celle-ci a non seulement permis d'enrichir les connaissances et la compréhension des jardins d'André Le Nôtre en révélant le génie spatial des rayons visuels, mais aussi et surtout d'en retrouver l'expérience physique au travers de ses propres réalisations.

Forestier, de son côté, comprend que pour être durables, les restaurations doivent s'inscrire dans un projet global d'intervention, qui en plus de conserver les dispositions spatiales de chaque époque, est capable d'y intégrer les usages modernes. Il montre également qu'une économie du projet scrupuleusement établie est une condition primordiale à sa réussite et à sa pérennité, et réfléchit en amont à la mise en place d'une gestion raisonnée du jardin à long terme.

L'un comme l'autre, ils se sont attachés à conserver, retrouver et mettre en valeur la structure des jardins, leur esprit et leur atmosphère. De ce fait, en travaillant sur la composition et la spatialité, ils ont réussi à ne pas rester prisonniers de l'histoire et à en faire un outil du projet plutôt qu'une fin en soi. Leurs interventions, fondées à la fois sur l'analyse et l'interprétation des sources archivistiques confrontées à la réalité du terrain, introduisent au projet de paysage, et dans le cadre des jardins historiques, en préfigurent les bienfaits.

Se nourrir de la stratification du terrain

En effet, en asseyant la « posture projectuelle » sur le site lui-même plutôt que sur les archives - dont le concours interviendra cependant dans un second temps - le projet de paysage permet de prendre en compte les caractéristiques propres du site. Commencer par arpenter, chercher des traces, trouver des indices et petit à petit reconstituer son histoire au travers de l'existant permet au paysagiste de conserver l'identité du lieu et de ne pas être tenté de lui imposer un modèle préconçu.

C'est en procédant de cette manière que Pascal Cribier et de Louis Benech aux Tuileries ont réussi à rendre lisible à la fois la structure du jardin de Le Nôtre, les fossés du Jardin Réservé et l'atmosphère du jardin paysager du XIX^e siècle.

De la même façon, c'est en confrontant les archives et le terrain qu'Aline Le Cœur a compris que le jardin à

l'anglaise du château de Joinville, loin d'avoir détruit entièrement la composition précédente, s'était en réalité appuyé sur les canaux de la Renaissance, et qu'elle a pu faire dialoguer ces éléments harmonieusement dans son projet.

Une des forces du projet de paysage est de savoir lire puis élucider ce qui est déjà là pour le révéler et le transmettre. Il n'y a, en effet, pas de projet de paysage qui se construise à partir de rien, « hors-sol », sans se nourrir de l'épaisseur d'un site. C'est ce que Michel Corajoud appelle « le souci de l'état des choses » dans la lignée des enseignements de Le Nôtre. Le projet de paysage et son approche du terrain permettent donc de percevoir et de comprendre l'intelligence du terrain, telle qu'elle a été construite au fil des transformations successives, afin de pouvoir se positionner dans la même continuité.

Penser dans l'espace pour penser l'espace

Cette intelligence du terrain est une autre leçon d'André Le Nôtre reprise dans le projet de paysage. Du fait de leur rayonnement et de leur interprétation partout en Europe après Vaux-le-Vicomte et Versailles, et surtout après la parution du traité de Dezallier d'Argenville qui donnait toutes les clés pour reproduire un jardin à la française, on a pu penser que tous les jardins de Le Nôtre étaient semblables et déclinaient toujours les mêmes éléments. Or, en réalité, ils sont chaque fois étroitement conçus en fonction du relief, de l'orientation et des éléments préexistants, pour mettre en valeur le modelé, la morphologie et le caractère spécifique du lieu. Versailles, Vaux ou Sceaux en témoignent, jamais le terrain n'était considéré comme un simple support.

De ce fait, à notre époque, quel que soit l'endroit ou la succession de transformations qui s'y sont produites, l'intelligence du site est plus importante encore à prendre en compte. On ne peut plus apprécier un jardin comme un dessin en plan, orné d'espèces végétales.

Comprendre la structure et la composition spatiale de l'ensemble est nécessaire afin de retrouver et jouer de ses dispositifs. L'approche paysagère *in situ* permet de lire les proportions, la hiérarchie des éléments les uns par rapport aux autres et de pouvoir ensuite construire le projet en tenant compte de l'ensemble des échelles et de leurs imbrications. Les deux niveaux de perception du jardin, chers à Louis XIV mais valables quelle que soit l'époque³, sont ainsi pris en compte : la lecture des grandes perspectives d'apparat et celle plus intime des découvertes de la promenade.

C'est grâce à cette capacité d'articulation des échelles que le jardin des Tuileries réussit à faire se côtoyer l'axe majeur de Paris et ses millions de visiteurs avec l'intimité des bosquets, accueillant tantôt des espaces de repos tantôt les usages contemporains d'un parc urbain. De la même manière, c'est grâce à ce soin

3. LOUIS XIV, *Manière de montrer les jardins de Versailles*.

particulier apporté à l'articulation des strates successives que Jacques Sgard réussit à faire cohabiter sur la même perspective la composition à la française et le jardin luxuriant de l'artiste au musée Rodin.

Dans les deux cas, c'est en comprenant finement l'intelligence des lieux que les paysagistes ont su en respecter tant l'espace que l'histoire et permettre aux visiteurs de les lire comme de les expérimenter.

Jacques Sgard a, en outre, immédiatement perçu que sans la profondeur de la perspective, le reste du jardin n'avait plus ni assise ni sens. Sans son travail de re-composition, dans le respect de la structure initiale, toute intervention aurait ainsi paru flotter dans l'espace à l'image des aménagements précédents. Là comme aux Tuileries ou à Joinville, il ne s'agissait pas de refaire le dessin d'origine mais bien d'en comprendre la spatialité afin de pouvoir en reproduire les effets et l'expérience.

S'inscrire dans le temps, travailler avec le vivant

Tout jardin est un processus en constante transformation. Il porte en lui de façon sous-jacente ses « temps enfouis », son présent et ses futurs possibles. Le lieu, nous dit Jean-Pierre Boutinet est déjà « une métamorphose de lieux antérieurs ». Tout projet va donc s'inscrire dans la continuité de ce cheminement. Ainsi pour le musée Rodin, c'est ce processus de transformation d'un jardin à la française vers la forêt enchantée chère au sculpteur que Jacques Sgard a cherché à retranscrire. Il n'était pas question de choisir entre les deux mais bien de témoigner de l'évolution d'une chose vers une autre et de la rencontre entre le lieu et tout ce qui composait jusqu'ici sa personnalité et l'artiste.

Dans cette recherche d'inscription dans le temps, l'aboutissement de la démarche de projet de paysage, c'est qu'elle est elle-même un processus qui s'opère dans la durée. De ce fait, il se positionne nécessairement dans la dynamique temporelle du site et cherche à la poursuivre. Parce que qu'il n'atteindra l'état projeté par son concepteur que longtemps après sa livraison, le projet doit impérativement tenir compte des « devenirs possibles » du lieu et de la temporalité des cycles du vivant.

En effet, si la patrimonialisation des jardins a entraîné le paradoxe du jardin-monument, que l'on cherche à figer dans une image du passé au prix de gros efforts, le processus vital de la nature et de ses éléments, lui, ne s'arrête pas.

Le projet doit donc accompagner la croissance de la végétation, anticiper sa disparition et donc son remplacement lorsqu'il devient nécessaire, orchestrer les différents cycles végétatifs du jardin, les événements saisonniers comme le temps long des arbres. L'intervention doit, par conséquent, dépasser la simple reconstitution d'une image de jardin et doit prendre en compte toutes les implications techniques, biologiques et esthétiques afin de produire une composition qui soit à la fois spatialement satisfaisante mais aussi

viable à long terme.

C'est pourquoi Forestier n'avait pas cherché à reproduire des parterres de broderies à Sceaux, qui auraient été trop coûteux à mettre en oeuvre et à entretenir. C'est pourquoi, il décide aussi de remplacer les alignements d'arbres taillés en rideau autour du grand canal par des alignements de peupliers d'Italie à la croissance rapide et dont le port fastigié donnera un effet similaire sans demander de taille semestrielle.

En outre, le vivant, nous l'avons vu, n'est pas réductible aux seuls végétaux. L'ensemble des dynamiques naturelles y participent et y jouent un rôle important. Aussi, parce qu'il fait des perceptions et des ressentis des outils de sa démarche, le projet de paysage a la capacité de prendre en compte les dimensions immatérielles du jardin. Il fait ainsi participer le « génie naturel » à la composition d'ensemble, et travaille avec les lumières, les ombres, les dilatations ou les rétractations de l'espace, les reflets, les couleurs de feuillages, les sons autant qu'avec les éléments construits et palpables du jardin. Dans les parterres du musée Rodin, le visiteur est ainsi progressivement plongé dans l'obscurité des feuillages denses à l'approche de la statue d'Orphée, retrouvant l'atmosphère de sous-bois qu'a connu Rodin en son temps, avant de resurgir en pleine lumière pour apprécier la grandeur du bassin et de la perspective mettant en scène l'hôtel de Biron. Le projet de paysage produit ainsi des lieux qui se vivent, se parcourent et se ressentent ; jamais des lieux pensés pour n'être que vus.

Une philosophie d'intervention plutôt qu'une méthode

Parce qu'il ne saurait se construire en dehors des réalités du site, visibles, existantes ou sous-jacentes, le projet de paysage ne peut être envisagé comme une méthode figée dans une procédure pré-déterminée. Il ne s'accorde d'ailleurs pas plus à un parti d'intervention plutôt qu'à un autre. Ainsi, certains projets d'Achille Duchêne comme celui d'Aline Le Coeur à Joinville nous ont montré qu'il est possible d'allier volonté de restitution et projet de paysage. La prise en compte du paysage d'un jardin n'est donc pas incompatible avec les règles suivies par l'administration des Monuments Historiques.

Comme l'expliquait Yves-Marie Froidevaux pour les églises charentaises, aucun cas, pourtant d'apparence semblable, n'est en réalité similaire à un autre. Il faut chaque fois prendre le temps de rencontrer le lieu et d'en comprendre la personnalité afin de pouvoir proposer une intervention qui lui corresponde parfaitement. Intégrer le projet de paysage dans la restauration des jardins ne prétend pas faire autre chose.

Outre qu'il ne saurait y avoir de protocole d'intervention prédéfini, il ne saurait y avoir de parti de restauration prédéfini. Certains lieux demanderont parfois un retour dans le temps, à l'instar de Joinville, d'autres auront tellement été transformés depuis leur création qu'il sera préférable de travailler dans la conti-

nuité de leur évolution. Quoi qu'il en soit, il importe que l'intervention ne soit pas uniquement formelle et qu'elle soit pensée à la fois dans l'espace et dans le temps pour pouvoir proposer au visiteur une expérience spatiale sensible.

Jean-Luc Brisson présente les paysagistes comme des êtres multiples, à la fois jardiniers, artistes et ingénieurs et explique que le projet de paysage naît du dialogue intérieur constant entre ces trois spécialités. Au regard de la complexité d'un jardin, une approche pluridisciplinaire ne peut être que bénéfique lorsque les compétences de chacun se mettent au service du projet à un même niveau, à l'image du partenariat de la paysagiste Aline Le Cœur et de l'architecte-en-chef Jean-Michel Musso à Joinville. La première a apporté la démarche du projet de paysage et l'expérience de l'espace et du vivant, le second ses compétences historiques et techniques de la restauration. Ensemble, ils ont interrogé les archives, fait des découvertes archéologiques, lu les traités de jardins de l'époque, des outils de projet, non le projet lui-même.

Y-a t'il des limites au projet de paysage dans les jardins Historiques ?

Certaines limites au projet de paysage existent néanmoins :

D'abord, sa compréhension par le public. Une restitution à l'identique est évidemment beaucoup plus facilement compréhensible par les visiteurs, et ce, même si elle ne relève que du décor et ne provoque aucune expérience spatiale. La réinvention de parterres Le Nôtre à Sceaux ou le cas de Chambord, plus récemment encore, en sont des exemples. Le projet de Sgard au Musée Rodin, bien qu'il soit apprécié par tous, demande quelques explications pour être pleinement perçu et compris par les visiteurs, qui ne l'en apprécient d'ailleurs que davantage. Les attentes du public, à qui on vend « le rêve et le faste de l'ancien régime », peuvent donc être déçues par le projet de paysage si une certaine pédagogie n'est pas parallèlement mise en place.

Ensuite, on a reproché (et on reproche encore) au projet de paysage de ne pas suffisamment tenir compte de l'histoire. Pourtant, nous avons expliqué comment il s'est en grande partie construit à partir des « leçons d'André Le Nôtre ». Le projet de paysage, s'il ne copie pas l'image de l'histoire (telle qu'on l'interprète aujourd'hui par ailleurs), reproduit le processus de création initial en travaillant à partir des mêmes préoccupations, des mêmes valeurs, d'un même rapport au lieu. Il préserve donc une compétence autant que la composition du lieu lui-même et ses éventuelles transformations. N'est-ce pas une manière, tout aussi légitime, d'envisager la conservation et la transmission d'un monument ? En outre, contrairement à la restitution d'un état de référence déterminé, il permet, comme l'illustrent nos trois études de cas, de prendre en compte l'histoire du jardin dans son ensemble, en témoignant des apports de chaque époque.

On reproche également aux jardins restaurés par les

paysagistes d'être mal tenus et de se dégrader rapidement. Le fait est que, comme pour tout jardin, si celui-ci est mal entretenu ou délaissé par manque de soins appropriés, son état s'en ressent rapidement.

Le jardin du musée de Cluny à Paris réalisé par Ossart et Maurière en 2000, que nous aurions également pu étudier, a été en effet très critiqué pour son état de dégradation avancé et sa dangerosité pour le public à partir de 2015. Cependant, depuis plusieurs années, l'entretien des platelages et des ouvrages en bois avait cessé. Qu'ils finissent par casser au bout de 15 ans ne paraît pas aberrant, ni dû à une défaillance de conception. Au musée Rodin, on critique les parterres secs et nus en hiver, le mauvais état des fontaines et les canaux sales du jardin des sources pour commencer à amener l'idée du remplacement du jardin contemporain par une restauration d'une image idéalisée du jardin du XVIII^e siècle. Pourtant, là encore, il ne s'agit que d'un problème d'entretien⁴. Le projet n'est pas à remettre en cause. Les ouvrages en bois du château de Joinville sont cassés, notamment le treillage inspiré du *Songe de Poliphile*. Au bout de trente années, leur remplacement n'est-il pas légitime ? et le fait qu'ils aient tenu 30 ans dans les conditions climatiques peu clémentes de la Haute-Marne, n'est-il, au contraire, pas une preuve de la qualité du projet et de sa mise en œuvre à l'origine ?

Mais cette limite du suivi dans le temps d'une opération n'est pas propre au projet de paysage, elle concerne l'ensemble des formes d'interventions. Quand bien même le projet, à l'image de celui de Forestier à Sceaux, prévoirait un entretien réduit et une gestion raisonnée, si les soins ne sont pas suivis dans le temps long, le jardin se dégrade. C'est pourquoi Aline Le Cœur rappelait, le 1er décembre dernier lors de la journée d'étude « 20 ans après, le temps cocréateur des jardins » à l'école d'architecture de Paris-Belleville, à quel point il est important que le projet soit le fruit d'une collaboration et d'un partage entre le maître d'œuvre, le gestionnaire mais aussi les jardiniers et les acteurs quotidiens du jardin.

Le plan de gestion pratique et technique ne suffit pas. Il faut que l'ensemble des parties se sentent concernées par « l'intention créatrice » du projet pour qu'elles puissent la mener à son plein épanouissement et en conserver la pleine expression. Le rôle des jardiniers est primordial et leur travail rarement reconnu⁵.

S'il est relativement facile pour une équipe de jardiniers de comprendre qu'il faut « conserver » l'image historique du jardin « restitué » par la taille, la plantation des massifs, et l'entretien des parterres, il est

4. De fait, durant nos visites régulières ces deux dernières années, les canaux n'ont jamais été nettoyés, débarrassés des feuilles mortes et de la vase qui les obstruent. En revanche, on a restauré à grands frais les belles margelles en pierre des fontaines.

5. En témoigne l'externalisation toujours plus grande des travaux de jardins, et ce, même dans les grands domaines nationaux et la disparition progressive des jardiniers d'art spécialisés. Les jardins historiques sont malheureusement de plus en plus entretenus comme des espaces verts lambda et perdent petit à petit la richesse de leurs dispositifs paysagers qui demandent un soin spécifique et attentif.

souvent plus compliqué d'assurer à long terme la compréhension du projet de paysage et de ses dispositifs spatiaux importants. L'organisation parfois très hiérarchisée des tâches et de la gestion d'un jardin entraîne dans la durée, parce que les équipes changent au fil des ans, la perte de compréhension des partis pris et des intentions spatiales. C'est de cette manière que la hiérarchie des structures disparaissent, que des cadrages parfois se referment et que la force du projet et l'esprit des lieux peuvent parfois disparaître petit à petit.

Enfin, une des principales limites du recours au projet de paysage dans les jardins historiques, pourtant sans rapport avec sa démarche d'intervention, c'est qu'aujourd'hui encore, la rémunération d'un maître d'œuvre est calculée selon un pourcentage du montant total des travaux. S'il peut entraîner des travaux conséquents, le projet de paysage cependant, en travaillant sur les structures existantes et en proposant de planter des arbres jeunes dont la reprise sera meilleure, voire même de faire des semis en place, est souvent plus économe qu'une grande et belle restauration des allées, des fontaines, des broderies et de la statuaire.

Le temps de conception engagé par le maître d'œuvre sera le même quel que soit le parti d'intervention choisi. Pourtant, sa rémunération, elle, sera très différente selon que la réalisation du projet coûtera 800 000 euros ou 4 millions d'euros.

Aussi sans une volonté affirmée des instances des Monuments Historiques et/ou sans une révision du mode de rémunération, nous verrons encore de grosses opérations de restauration à l'identique.

L'avenir des jardins face aux enjeux écologiques et aux changements climatiques

A l'inverse d'un regard nostalgique porté sur le passé et ses fastes, et compte tenu du temps qu'il nous est impossible d'arrêter, le projet de paysage a la capacité de révéler un autre message inhérent au jardin : celui de sa grande faculté de résilience et d'adaptation, aux modes, aux époques, aux aléas naturels et aujourd'hui plus que jamais auparavant aux changements climatiques.

Nous avons peu abordé ces questions au cours de ce travail. Pourtant, elles sont primordiales. Le fait est que nos études de cas sont déjà anciennes. En effet, nous l'avons dit à plusieurs reprises, il faut laisser du temps à un jardin pour pouvoir en apprécier toutes les qualités.

A la fin des années 1980, les questions écologiques et climatiques n'étaient pas encore au cœur des préoccupations. Elles n'ont donc pas fait partie intégrante des projets. Les expériences menées dans les jardins historiques à ce sujet sont encore trop récentes pour qu'il soit possible d'en apprécier réellement les résultats.

De nouvelles espèces d'arbres - dont le port, la densité, le feuillage ressemblent à ceux des plantations existantes - vont parfois devoir se substituer aux es-

sences historiques pour que les compositions, leur volume et leur spatialité puissent être préservées.

Des décisions doivent être prises. Ainsi à Vaux-le-Vicomte, plutôt que de devoir remplacer les buis des parterres à un rythme digne des plantations annuelles, les propriétaires ont fait le choix de remplacer les broderies par une œuvre d'art qui en suggère le dessin, le temps de trouver une solution qui permette à nouveau d'installer les buis de façon durable.

Nous nous trouvons aujourd'hui face à une incertitude que nos prédécesseurs n'ont pas connue. Les méthodes de restauration traditionnelles de nos jardins, les figeant dans un état de référence historique sont, par conséquent, en partie dépassées. Elles demanderont à l'avenir un tel investissement humain et économique que seules quelques exemples exceptionnels pourront être maintenus.

Notre étude a montré qu'au-delà de la reproduction de ce qu'un jardin a pu être à un moment donné de son histoire, le projet de paysage permet de tenir compte lors de la conception non seulement de l'histoire du lieu - en permettant la lecture des traces encore perceptibles - et d'assurer sa conservation et sa transmission, de l'intelligence du site, et des dynamiques du vivant, naturelles et métaphysiques. En s'inscrivant dans la continuité spatio-temporelle d'un jardin, il permet d'en conserver bien plus que la forme ou le style. Il prend ainsi soin du *lieu* et de son caractère.

L'architecte Christian Norberg-Schultz conclut son livre sur le *genius loci* avec ces mots, qui résonnent particulièrement ici :

Aujourd'hui, l'individu est avant tout éduqué pour avoir une pensée pseudo-analytique, ses connaissances se limitent à ce que l'on nomme les « faits » et, alors que peu à peu la vie s'appauvrit, il arrive à comprendre que, s'il est incapable « d'habiter poétiquement » ses mérites ne comptent pas. « L'éducation par l'art » se démontre toujours plus nécessaire, et la principale œuvre d'art sur laquelle l'œuvre de l'homme devrait se baser c'est le lieu qui nous confère notre identité. C'est uniquement lorsque nous comprendrons nos lieux, que nous serons en mesure de participer de manière créative, ainsi que de contribuer à leur histoire.

Angèle Denoyelle

.Boxwood is a garden workhorse.

For centuries, boxwood has been a go-to plant for creating structure in gardens, whether it's used in hedges, edging or clipped into geometric shapes. Popular at historic sites — think Williamsburg and Mount Vernon — these shrubs have also brought visual interest and their signature scent to modern gardens.

Then boxwood blight, a fungal disease that originated in Europe, made its way to the United States in 2011. Bennett Saunders, the general manager of Saunders Genetics, which specializes in boxwood, says the blight starts with browning leaves, followed by defoliation within a week or two, resulting in bare patches on the plant. If the weather is warm and wet, the infection and defoliation can spread, with ugly and sometimes lethal results.

There is no cure for boxwood blight, but by tweaking planting and growing techniques and choosing varieties that tend to be more resistant to the disease, boxwood is still a very viable option for many. And many believe it's worth a little extra effort to save this popular workhorse. "Even with all the issues that are being thrown at it, I still love boxwood. It's such an elegant plant," says Andrea Filippone, a partner at F2 Environmental Design and president of the American Boxwood Society.

American boxwood (*Buxus sempervirens*) and English boxwood (*Buxus sempervirens* "Suffruticosa"), a more compact version with aromatic foliage, dominate the market. The nicknames are confusing because they aren't native to America or England. Both plants, which are hardy to Zone 5, actually originated in southern Europe, western Asia and North Africa.

English boxwood is particularly popular because it can be tightly clipped and used to delineate spaces, screen unwanted views, create privacy, sculpt forms and more. Unfortunately, English boxwood is also most susceptible to boxwood blight, and experts say that planting it is asking for trouble. Other susceptible cultivars include *Elegantissima*, *Vardar Valley*, *Morris Dwarf* and *Justin Brouwers*. Instead, consider planting cultivars that have proved semi-resistant, such as the dwarf *Little Missy* and variegated *Golden Dream*.

Regardless of the variety you choose, Filippone says adjusting your growing techniques can also help make your boxwood less vulnerable to disease. Filippone is trained as an architect, and when she initially designed her 26-acre New Jersey property in 1994 she turned to boxwood to form wall-like hedges and create garden

"rooms." In 2006, she traveled to the Balkans and Caucasus Mountains to see boxwood in its native habitat, and it was an eye opener.

"Boxwood tolerates extreme heat and cold. They grow in crags of limestone with sparse water, lean nutrients, and well-drained soil," she says. Her takeaway: "We baby this plant too much. We give it too much water and too much fertilizer." She says boxwood would be happier and healthier if we grew it lean and mean, so even before blight arrived in the United States, she began employing organic methods to provide healthy soil teeming with microorganisms. Now she advocates using these methods to help prevent the disease.

In addition to using organic soil, she says, it's important to provide good drainage for boxwood's shallow roots. "Add sand to the soil or create wicks (such as drainage pipes) to channel water away", Filippone says. It may be necessary to water your boxwood when you plant it, but after it is established, it should only be watered in a drought, and only with a watering can or drip irrigation. Never water it with overhead irrigation systems, which can allow excess water to accumulate on the leaves.

Also choose your site carefully. Boxwood can grow in shade, but dappled light or filtered sun will dry the leaves more rapidly after it rains. Saunders points out that the disease often becomes prevalent in autumn, when the days get shorter and the shrubs stay wet longer, which creates ideal conditions for blight. Planting in a bright location with good air circulation helps dry the foliage.

Altering pruning habits is another key tactic. Boxwood is often clipped into dense, tight shapes. Instead, trim it with an eye toward allowing air to flow throughout the plant. "Prune a boxwood so you see dappled light through the foliage at the base to encourage air circulation," Filippone says. The best time to prune is February through March.

Also, to promote air flow, avoid fully wrapping boxwood in burlap for winter protection. Instead, mulch it with shredded bark no deeper than an inch to discourage splash-up from fallen disease spores. And be careful to disinfect tools, boots and gloves after working with a plant to prevent the transmission of the disease.

Saunders also suggested diversifying plantings as a preventive measure, coupling boxwoods with other shrubs. Because the blight specifically targets members of the boxwood family, mixing them with other plants will help reduce

Here's how to protect it from blight

the risk of spreading the contagion. But avoid growing it with the related pachysandra and sweetbox (*Sarcococca sp.*), which can host the disease.

You can also, of course, look for alternatives to boxwood, but finding a shrub with similar traits is a tall order. The most common option is the Japanese holly (*Ilex crenata*), which has small leaves and a tight growth habit that can be trained to mimic boxwood, making it a virtual look-alike. The native inkberry (*Ilex glabra*) is another alternative. But Tim Kane, inventory and marketing manager at Prides Corner Farms in Lebanon, Conn., points out that boxwood is king

for a reason. "Boxwood got where it is by offering the suite of traits that gardeners need," he says.

At the top of that list of traits is that boxwood is typically resistant to deer, unlike Japanese holly and inkberry. *Ilex* plants aren't a good option in places where deer are a severe issue. That is one of many reasons Andrea Filippone urges gardeners to keep boxwood in their toolbox. "Boxwood is still a beautiful and useful plant, we just need to help it fight off problems," she says.

Tovah Martin

Gardener and freelance writer in Connecticut.



Buxus sempervirens suffruticosa 'Little Missy' - un des buis les plus résistants au *cylindrocladium buxicola*

Rendez-vous aux Jardins 2023 : les musiques du jardin

Argumentaire (extraits)

Balades acoustiques, installations sonores, concerts, le thème des musiques du jardin a largement inspiré les participants de cette année et de nombreuses expériences sensorielles sont au rendez-vous du week end. Les animations musicales et les sons de la nature vont ainsi rythmer la découverte du jardin. Prêtez l'oreille au murmure du vent, au clapotis de l'eau, aux chants des oiseaux et laissez-vous transporter dans cette atmosphère sonore propice à la médiation et à la rêverie.

Des installations sonores pour se reconnecter à la nature

Le jardin se prête à la mise en place d'installations sonores qui viennent mettre les cinq sens en ébullition. Mobiles musicaux, modules et sculptures sonores, carillons à vent suspendus ou instruments de musique à toucher ou à jouer agrémentent la balade de notes originales. Communs, rares ou exotiques, les oiseaux ont tous une mélodie, un rythme à faire entendre. La visite du jardin des plantes de Nantes (44) se fait au gré du chant du Palmarium, une œuvre sonore immersive, valorisant les espèces de Guyane et les sons du vivant (martèlements de pics à col rouge, stridulations d'orthoptères, coassements d'amphibiens et hurlements de singes alouates ou de bourdonnements d'abeilles mélipones).

Des concerts comme invitation à la détente

À jardins exceptionnels, concerts exceptionnels. Musique classique, du bout du Monde ou contemporaine vont faire cohabiter les notes de musique et la nature. Chanteurs, lecteurs ou conteurs vont aussi pouvoir mêler les intonations de leur voix aux sons de Dame nature pour vous faire vivre des sensations authentiques. Assis confortablement dans un transat, sur une chaise ou sur la pelouse, tendez l'oreille et profitez d'un moment de communion entre art et nature.

Des bruits du jardin à écouter pour se ressourcer

Quoi de mieux que des chants d'oiseaux pour offrir une diversité de sons et de rythmes au jardin ! Ils usent d'expressions vocales pour communiquer entre eux, transmettre diverses informations, signaler un éventuel danger, marquer leur territoire ou repousser un intrus. Tout au long de la visite d'un jardin, le visiteur partage ces roucoulements, hululements, piailllements ou gazouillis.

La douce musique des murmures de l'eau, source d'apaisement, résonne partout au jardin : gouttelettes sur les galets, parcours d'eau ponctué de cascades, clapotis sur un bassin, éclaboussures d'une fontaine. Le souffle du vent vient animer les végétaux du jardin. Bruissements de feuilles, danses des bambous, des feuilles mortes, tourbillons de graminées, le

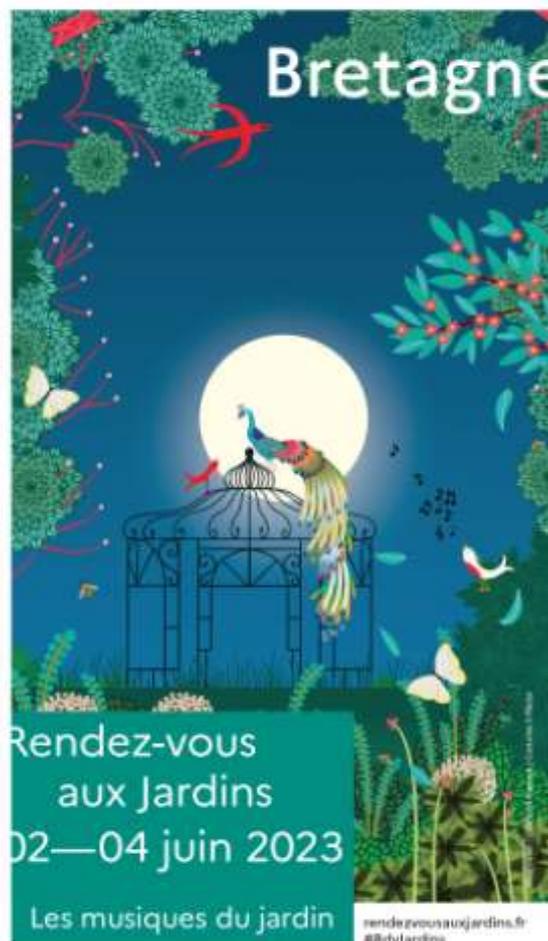
spectacle du vivant en mouvement offre une véritable musicalité.

Au cœur de la roseraie de Morailles (45), l'acousticien Boris Trouplin s'occupe du paysage sonore, spatialise des ambiances voyageuses, et promène ses bourdons, flûtes, et autres échos mélodiques pour vous proposer une sieste sonore.

Le public est convié à découvrir la « musique des plantes » du Jardin des énergies de Mulhouse (68). En plaçant des capteurs sur les racines, feuilles ou fleurs, les variations sont traduites en notes de musique à l'aide d'un petit dispositif électronique.

Le parc du château de La Motte Tilly (10) propose une déambulation nocturne aux sons de ses habitants de la nuit. Venez frissonner aux sons des hululements de chouettes et hiboux qui peuplent le parc.

Marie-Hélène Benetière
Bureau des jardins au Ministère de la Culture



Le jardinier nous casse les oreilles

Pour cette journée d'étude consacrée aux musiques du jardin, les organisateurs m'ont demandé si je me souvenais du son des outils quand j'étais encore jardinier.

Mais qu'est-ce qu'un jardinier ? Il y en a plusieurs sortes. Le premier que l'on peut nommer et qui tend à disparaître est le « jardinier horticole » : il est celui qui applique des techniques issues de l'horticulture. Il lui est impossible, par exemple, d'envisager la vie sans tailler un forsythia après floraison. Il est également le champion des traitements herbicides, acaricides, fongicides et tout ce qui se termine par « cide ». Chez lui bien sûr, pas de plantes sauvages, il ne cultive que des cultivars venant des meilleures pépinières et se plaît non pas à donner le nom latin mais le petit nom de baptême vernaculaire. Il vous dira Céanothe 'Gloire de Versailles' ou Plumbago de Lady Larpent mais jamais *Ceratostigma plumbaginoides*. Cela est réservé à celui qu'on appelle le « jardinier botaniste ». Je l'aime beaucoup ce jardinier botaniste ! C'est un type curieux qui ne cherche qu'à accumuler et à conserver un nombre incommensurable de plantes qu'il nommera toujours en latin. Vous l'insultez quand vous lui demandez les références des pépinières dans lesquelles il se fournit. D'un ton aimable et un tantinet méprisant, il vous répondra : « Ces taxons nous viennent du jardin de Buffon, ceux-là de Tournefort et cet arbre là-bas, nous vient de Jussieu quand il était à Trianon ». Il ajoutera qu'il entretient de très bonnes relations avec les jardins botaniques de Kew, de Glasgow, de Palerme, de Padoue ou de Montpellier. Je ne vous conseille pas de lui demander si parmi ses collections il a les nouvelles roses de la maison Delbard ou Meilland ! Il vous tournera le dos.

Il y a bien sûr aussi les jardiniers amateurs, 16 millions nous dit-on. Les vrais sont redoutables, ils connaissent les meilleures pépinières, font les festivals de plantes, jardinent avec la lune et connaissent toutes les références de terreau de la gamme Or Brun®.

Vous vous doutez bien, même si je suis un peu méchant, que j'aime beaucoup les jardiniers avec leurs qualités et leurs défauts. On constate toutefois une chose bien triste chez les trois cités : ils ne savent plus ce qu'est un jardin. Ils ont même tendance depuis quelques temps à les considérer comme des espaces naturels ou pouvant devenir naturels. Je vous rappellerais la disparition des « services espaces verts » pour des « espaces Nature en ville », ou ce dernier mot très en vogue qui nous promet une « renaturation » c'est-à-dire une « opération permettant à un milieu modifié et dénaturé par l'homme de retrouver un état proche de son état naturel initial ». Comme si le jardin était un espace naturel dénaturé !

Il y a un autre jardinier auquel je m'identifie (qui est d'ailleurs issu des trois catégories susnommées) et qui considère en premier chef que le jardin est une œu-

vre culturelle et non un assemblage de matériaux. On l'appelle jardinier du patrimoine et il se donne pour mission de conserver le sens du jardin, son histoire, son économie mais également son avenir. Il veille à la conservation de la composition, de la structure, des pleins, des vides et de la forme. Il défend les savoir-faire et les gestes visibles qui indiquent la présence de l'homme dans le jardin. Ces gestes se font avec des outils traditionnels qui par leur bonne utilisation préservent la poésie du lieu. Alors, comme nous le signale notre ami le capitaine Haddock¹, le jardinier est sonore et on l'entend travailler. Il n'est pas question ici de passer en revue tous les sons produits par tous les outils. Je privilégierai principalement ceux que j'aime.

Je ne sais pourquoi mais le premier outil sonore qui m'est venu à l'esprit est celui du râteau, celui qu'on appelle Idéal®, avec des grandes dents et qui sert principalement à ramasser les feuilles ou à donner un coup de netteté dans les allées gravillonnées. C'est d'ailleurs l'association râteau/graviers qui produit ce son particulier. Le geste est un aller simple, direct ou croisé, très régulier que l'on soit seul ou plusieurs. En effet, les jardiniers ratisent ensemble produisant le même mouvement au même rythme. En musique, on évoquerait un rythme en 4/4, certes, un peu linéaire et sans accent. Le rythme change quand le jardinier ramasse ses déchets. Il retourne son râteau, produit un sifflement en faisant glisser son outil pour ramasser les déchets, le lève et le retourne en tapant le manche contre la ridelle de sa brouette... et reprend presque indéfiniment. Oui, quand un jardinier du patrimoine, qui a plusieurs hectares d'allées, ratisse, c'est pour toute la journée. C'est un son qui raisonne dans tout le jardin. Quand je travaillais à l'Hôtel de Matignon, je me souviens que le son montait et passait par les fenêtres ouvertes pour atteindre les oreilles des hôtes prestigieux du lieu, qui appréciaient, peut-être, l'impression de travailler à la campagne. Je peux toutefois vous affirmer que je n'ai jamais vu les fenêtres se fermer quand les jardiniers ratisaient.

Ce qui n'est pas le cas bien sûr avec le chant puissant du moteur d'une souffleuse, que je ne vous ferais pas écouter ! Je trouve intéressant ce phénomène de la souffleuse et de cette période que j'ai bien connue et qui est en rapport étroit avec le sujet d'aujourd'hui. C'est une époque (les années 1980) où il est apparu toutes sortes de produits phytosanitaires et d'outils « modernes » : souffleuse, découpeuse, débroussailleuse, etc. Une période que j'appelle le tout chimique et le tout mécanique. Je me demande également si les gants n'ont pas fait leur apparition dans les jardins à cette époque, les gants sont utiles pour se protéger,

1. Hergé, Coke en stock, Paris, 1960, p. 60 : « Tenez, ce bruit de moteur, c'est le jardinier qui tond la pelouse ».

notamment des produits toxiques. L'équipement se complètera avec des casques antibruit, des masques et les tenues NBC [Nucléaire, Biologique, Chimique]. Toutes ces actions sont apparues comme une évolution positive qui protégeait la santé du jardinier, alors qu'en fait on s'enfonçait dans la bêtise. Il est quand même curieux de ressentir la nécessité de se protéger dans un lieu créé pour le bien-être de l'homme. N'est-ce pas ?

Le râteau a été remplacé par la souffleuse, le jardinier ne travaille plus alors en équipe mais seul dans un bruit infernal en respirant les vapeurs d'essence. Gilles Clément dit à cette époque que « le jardinier fait la guerre au jardin »², et à lui-même serais-je tenté d'ajouter, il perd son métier et sa santé.

Il ne faut pas confondre râteau Idéal[®] et râteau de fer. Ce râteau s'utilise pour niveler et pour tracer lors de semis ou de plantations mais également pour dresser les allées et ramasser les déchets après un binage. Ce dernier est un très beau geste, très long, très léger. Si le son du râteau Idéal[®] est simple, celui du râteau de fer est plus complexe. Ce sont trois sons qui se mélangent. Quand on tire le râteau et quand on repousse le gravier, il y a deux sons différents auxquels s'ajoute celui du métal qui résonne légèrement.

Pourquoi ce geste en aller-retour ? Il sert à *brouiller*³ l'allée après un binage. Ce geste, tout en étalant le gravier, fait remonter l'herbe à la surface et qu'on laisse sécher au soleil pour la ramasser plus tard. De temps en temps un bruit sourd intervient, le jardinier vient de taper assez rudement son râteau sur le sol pour faire tomber des résidus de terre et d'herbe.

C'est encore un geste quelque peu oublié en raison de l'utilisation pendant des décennies des herbicides. Même depuis la loi Labbé⁴, il ne revient pas. On recherche des produits dits de « bio contrôle », il arrive même dans certains cas que l'on supprime l'allée ou que l'on change de revêtement. Effectivement, biner et ratisser c'est long, ça fait mal au dos, le temps de main d'œuvre coûte cher. Mais c'est une série de gestes qui modèlent, drainent, assainissent et donc conservent les allées. Une allée entretenue se conserve au minimum 300 ans alors que les sols actuels qu'ils soient en béton, en stabilisé avec liant naturel ou non, ne durent qu'entre 15 et 30 ans. Il suffit d'aller voir certains jardins publics pour s'en rendre compte. Biner et ratisser une allée sont des gestes de conservation patrimoniale des jardins.

Le son du fameux arroseur *sprinkler* est incomparable, il suffit de l'entendre pour se croire en été et

ressentir une certaine fraîcheur. Mais j'entends déjà le public me dire que cela consomme beaucoup trop d'eau. Bien sûr ! Je suis tout à fait d'accord et j'irai même plus loin, c'est inutile d'arroser les gazons. Mais par moment il est utile d'avoir un arrosage d'appoint, sur un gazon qui a souffert par exemple. Ici à Fontainebleau et à Central Park, nous sommes dans ce cas-là et, dans ce cas-là précisément, mieux vaut un bon *sprinkler* qu'un dispositif intégré. Je rappellerais que l'installation d'un arrosage intégré dans un vieux jardin entraîne un changement de milieu qui peut être fatal aux arbres. Revenons à Central Park, je me souviens qu'en regardant cet arroseur (nous étions en 2009, époque où la plupart des jardiniers français paniquaient à l'idée de devoir se séparer des herbicides) je me suis demandé si les jardiniers newyorkais n'étaient pas les seuls au monde à avoir compris ce que voulait dire « gestion durable ». À Central Park, le public est le bienvenu depuis très longtemps mais le jardin n'est pas sacrifié pour lui, à l'image de ces alignements d'ormes préservés du piétinement ou celle de la gestion incomparable des arbres de New York.

Ce petit détour par New York m'amène à vous parler de cet outil fabuleux : le croissant. La première vocation de cet outil est la tonte des palissades, ce que Gilles Leboe, cet incroyable jardinier de Champs-sur-Marne, faisait à merveille. Il avait fait l'objet d'un film⁵ diffusé en 2009 à cette même journée d'étude⁶. En fonction de ce que l'on coupe le son sera différent. Je vous fais écouter un croissant qui coupe de l'if, écoutez la différence quand on coupe du charme. Le son de l'if est plus doux que celui du charme qui, avec son bois cassant, résonne quand on le coupe. C'est un outil méconnu, très peu utilisé même par les jardiniers du patrimoine, c'est bien dommage parce que c'est un outil très polyvalent. À Champs-sur-Marne tous les jardiniers en possédaient un, il était toujours dans la remorque en cas de besoin. Le croissant peut remplacer, quand il est bien utilisé, la plupart des outils tranchants. Dans le film de 2009, Gilles Leboe coupe deux baliveaux : un premier avec une tronçonneuse, l'autre avec le croissant. Malgré sa puissance, il faut quelques secondes à la tronçonneuse pour arriver à bout du baliveau. Alors que le croissant fend l'air et tranche le baliveau en un seul geste difficilement mesurable. Gilles Leboe nous montre ici très nettement ce qu'est l'art de la coupe.

Cet outil a maintenant disparu de l'arsenal des jardiniers, les élagueurs s'en servent mais ponctuellement. Aujourd'hui le recours aux lamiers s'est généralisé. En plus du son assourdissant, le slogan semble être « toujours plus haut toujours plus lourd » puisque certains lamiers atteignent 20 mètres de haut pour 19

2. Gilles Clément dans l'émission de Laure Adler *Le cercle de minuit* - 21 septembre 1994.

3. Brouiller une allée au râteau est une expression ancienne employé par le corps des jardiniers des Domaines de l'Etat.

4. La loi Labbé interdit l'usage de produits phytosanitaires dans les espaces verts publics. Elle s'applique aussi aux propriétés privées.

5. « Le jardinier et son outil », film d'Aymeric François et Jean-Michel Sainsard

6. Actes de la journée d'études Rendez-vous aux jardins 2010, « Le jardinier et ses outils ».

tonnes. Quel besoin avons-nous de couper si haut ? Les fiches techniques précisent également que cet outil est guidé par un laser pour, je cite : « une précision sans faille »⁷. Effectivement, ce sont des outils extrêmement performants mais la question est : pour quoi faire ? Économiquement, nous savons depuis l'étude des jardins de Cordès⁸ en Auvergne par le paysagiste Dominique Pinon que le coût pour le propriétaire de ces opérations de tonte au lamier est multiplié par 4 ou 5 par rapport au croissant, ce qui devrait déjà décourager tout le monde. Dans son étude, Dominique Pinon a observé que les engins opérant au Château de Cordès pesaient au minimum 4 tonnes et passaient jusqu'à 14 fois dans l'allée entraînant un tassement du sol et à terme un risque d'al-

tération des hêtres tricentenaires. Concernant les arbres d'alignement, on peut également s'interroger sur le gain paysager puisque nous savons maintenant que ces arbres d'alignement (à part quelques exemples) étaient en port libre dans les jardins anciens. Où est le gain sanitaire ? où est le gain en sécurité ? puisque nous savons encore une fois, grâce aux travaux de Christophe Drénou, qu'un « arbre garde un équilibre et se renforce grâce au vent à condition que toutes les parties en mouvement de l'arbre (branches vivantes et mortes, rameaux courts, feuilles, etc.) soient présentes. C'est ce que l'on appelle la thigmomorphogénèse »⁹.



Une cascatelle dans le parc de Baudry
(photo Jean-Michel Sainsard)

7. Site internet de la société SEM Espaces Verts

8. Plan de gestion des jardins de Cordès (Puy-de-Dôme)-Dominique Pinon, 2010.

9. Christophe Drénou, *La taille des arbres d'ornement*, nouvelle édition entièrement revue et mise à jour, CNFPT IdF, septembre 2021.

10. Laurent Grisel et Sylvie Desauw, *Les jardins de René Pechère*, Bruxelles: Archives d'architecture moderne, 2002.

11. « Les arbres doivent aussi se plier à la régularité du dessin, non seulement les alignements, mais aussi par leurs formes ; les arbustes de parterre sont taillés suivant des formes géométriques et les arbres en bordure sont conduits en rideaux de diverses façons ». Jules Vacherot, *Les Parcs et jardins au commencement du xx^e siècle*, 2^e ed., 1925.

12. Howard Zinn, *Une histoire populaire des États-Unis de 1492 à nos jours*, Marseille, Agone, 2003.

Tous ces outils qui nous cassent les oreilles sont mis en avant pour faire des travaux sans rapport avec ce que nous disent les traités de jardin et sans prise en compte de l'économie du lieu, ni réflexion paysagère ni écologique.

La performance du laser sur le lamier donne un résultat parfaitement droit. Certes, mais où est-il écrit que le jardinier doit rechercher une perfection géométrique ? Quand on sait manier un croissant, le résultat est plus que satisfaisant, s'approchant même d'une certaine perfection qui « contente l'œil ». « Mon regard a été l'outil de travail » disait René Pechère¹⁰. « Contenter l'œil » est l'expression du jardinier qui a confiance en son jugement. Le travail du jardinier ne se mesure pas, il s'apprécie du regard. La hauteur de coupe me direz-vous ! Mis à part l'excessif et tardif Jules Vacherot¹¹, dans quel traité du XVII^e ou du XVIII^e siècle est-il mentionné qu'il fallait tondre les arbres sur toute leur hauteur ? Il serait temps pour certains gestionnaires de s'intéresser enfin à l'histoire des jardins ! La plupart du temps on évoque la propreté, comme pour les allées, on ajoute des voliges et on oublie les opérations de sablage. En dernier recours on affirmera que le travail du jardinier est pénible et qu'il faut le soulager. Soulager le travail du jardinier ? Le souffleur soulage-t-il le travail du jardinier ? en le rendant sourd ? Toutes ces bonnes résolutions négatives sont possibles parce que le jardinier est absent de la réflexion sur son propre métier. Pour citer Howard Zinn « Tant que les lapins n'auront pas d'historien, l'histoire sera racontée par les chasseurs »¹². Après un XX^e siècle qui a vu le métier de jardinier tomber en enfer et que l'on peut considérer comme quasiment disparu aujourd'hui, son travail est pensé et expliqué par d'autres.

J'envisage beaucoup le jardinier japonais ! Qui osera lui dire que pour soulager son métier et gagner du temps, il serait plus performant de mettre, par exemple, de la résine pour fixer les graviers et le sable de son jardin sec ? Personne n'osera à moins de vouloir se ridiculiser, et pourtant j'entends cela tous les jours pour nos jardins. Les jardins français, les jardins européens ont besoin de ces gestes traditionnels. Tondre une palissade au croissant, découper les bordures de gazon à la bêche, dresser les allées au râteau de fer, tailler les arbustes au sécateur, sont des gestes de jardinier. Ce sont ces gestes qui indiquent la présence de l'homme dans le jardin. Enlever ces gestes, c'est éloigner l'homme du jardin. Sans l'homme, le jardin devient autre chose. C'est par le geste du jardinier que l'on ressent toute la poésie du jardin.

Je ne suis pas nostalgique ni réactionnaire, ce métier quand il est bien fait donne des résultats magnifiques. Je vous invite à regarder et à écouter les jardins du Château Baudry à Cérelles (Indre-et-Loire) qui est un des plus beaux jardins que j'ai vus dans ma carrière. Le propriétaire est ornithologue et depuis des décennies il gère son jardin de façon à attirer les oiseaux. Aujourd'hui, 17 espèces nouvelles se sont installées dans son jardin : on y entend des pics noirs, des pics

épeiches, des torcols, des hérons et bien d'autres ! Tous ces sons qui se mélangent : celui du jardinier, des oiseaux, du vent, de l'eau produisent ensemble ce que le promeneur recherche souvent en premier dans un jardin : le silence !

Jean-Michel Sainsard

Expert parcs et jardins à la sous-direction des monuments historiques et des sites patrimoniaux au ministère de la Culture

Assemblée générale ordinaire 2023

le 10 août 2023 aux Terrasses de La Moglais, 22400 Lamballe

Sur convocation de son président, les membres de l'Association se sont réunis en assemblée générale le 10 juillet 2023 à la Moglais. Le nombre des membres présents ou représentés est de 79, soit 40,3% de celui des adhérents, qui s'élève à 196. Le quorum est donc atteint et le président déclare que l'assemblée peut se tenir valablement.

Introduction

Le président commence par un rappel des principales étapes de l'association, fondée en 1987 par Christian de Ferrand à la suite de la tempête qui a ravagé les forêts privées et les parcs du Nord de la Bretagne. Il s'agissait alors de convaincre les pouvoirs publics de l'intérêt patrimonial de ces massifs boisés et de leur potentiel dans le domaine touristique afin de travailler de concert à leur reboisement. Et, de fait, avec les efforts de tous, une nouvelle filière touristique est née, comme le montre chaque année le succès des ouvertures des parcs et jardins que complète celui des manifestations organisées autour de ceux-ci.

Ainsi, l'Etat a créé en 2003, en y associant les associations régionales de parcs et jardins, les « Rendez-vous aux jardins » et le label « Jardin remarquable », innovations qui, sans dépenses budgétaires significatives, ont puissamment contribué à la notoriété de ceux-ci. Parallèlement, la Région Bretagne a accepté de subventionner notre association à concurrence de 25 000 € par an dans les premières années de développement de la filière, puis de 20 000 €, tendance baissière qui n'a fait que s'accroître depuis : 18 000 € en 2021, puis 15 000 € en 2022. Désormais, il est officiel que la Région cessera prochainement d'aider financièrement les parcs et jardins et les filières touristiques particulières.

En conséquence, l'Association s'est trouvée progressivement prise en tenaille entre la baisse de ses recettes et la hausse de ses charges, dont l'essentiel résulte de la publication annuelle de sa brochure « Parcs et jardins de Bretagne », largement distribuée gratuitement auprès des offices de tourisme et des hôtels, qui en demandent chaque année davantage d'exemplaires. Les exercices 2021 et 2022 ont été déficitaires de 12 500 € et de 12 600 € respectivement et la poursuite de cette tendance mettant en péril l'Association, nous avons procédé à une consultation des propriétaires des parcs et jardins, qui contribuent financièrement à couvrir partiellement les coûts de la brochure. Ils ont écarté la hausse des prix de leurs insertions dans la brochure et choisi de la remplacer par une version numérique téléchargeable accompagnée d'un dépliant papier conservant à l'identique la couverture de la brochure. Nous en espérons un retour des comptes à l'équilibre dès 2023.

Enfin, le président expose ses vues de l'avenir de l'Association qui se doit de tirer parti des transitions en cours dans les domaines du numérique, de l'écologie et du dérèglement climatique. Ces évolutions per-

mettent aussi de favoriser la transmission vers le public des connaissances accumulées par ses membres. Il conviendra donc de l'organiser et l'application « Hortus Botanica », dont elle a financé partiellement le développement, est un début prometteur.

Puis, le président donne la parole à M^{me} Le Scornec, expert-comptable, qui présente les comptes de l'exercice 2022 avec une comparaison avec l'exercice 2021. Ensuite, le président expose les perspectives de l'exercice en cours, dont le résultat devrait être à l'équilibre suite de la diminution des dépenses relatives à la brochure, à une subvention de la Région réduite à 10 k€, au maintien de celle de la DRAC au titre de l'organisation des « Rendez-vous aux Jardins » (5 k€), à l'organisation de deux voyages sans recourir à des agences et à la fin de la participation au développement de l'application « Hortus Botanica ».

L'assemblée adopte à l'unanimité le rapport financier résumé par le trésorier

Le président rappelle les activités de l'association au cours de l'exercice écoulé (2022) et début 2023. Il présente aussi les contours des activités de 2024 en insistant sur les 3 transitions en cours : numérique, écologique et climatique, qui ouvrent de nouveaux champs d'activité à l'association.

Ouverture des parcs et jardins et promotion touristique

Le Neurodon a fêté son 20^{ème} anniversaire en 2023 avec une participation qui reste encore limitée à 4 associations régionales (Basse Normandie, Pays de Loire, Bretagne, Languedoc Roussillon).

Les « Rendez-vous aux Jardins », dont l'audience médiatique reste encore, hélas, très inférieure à celles des « Journées européennes du Patrimoine », ce qui reflète fidèlement le poids des divers services du ministère de la Culture, se tiendront en juin 2024 et le thème retenu sera « Les cinq sens au jardin ».

La diffusion de la *newsletter*, du dépliant touristique et de la version numérique de la brochure complète la panoplie de nos outils dans ce domaine. Enfin, l'APJB participe à l'attribution du label « Jardin remarquable », qui connaît un succès croissant auprès des amateurs de jardins. En 2023, il a été procédé à 10 renouvellements du label décerné 5 ans auparavant et le jardin Polypode (ex-jardin de la Levrette) a été distingué par son attribution parmi 4 candidats.

La transition numérique

Avec le développement de l'application *Hortus Botanica*, puis la numérisation de la brochure annuelle, nous avons pris le virage du numérique. Il reste à améliorer la diffusion de l'application, qui nécessite un investissement de temps significatif pour les propriétaires de parcs et jardins.

Assemblée générale de l'APJB 2023

La transition écologique

Dans ce domaine, l'association est très présente avec sa volonté de sensibiliser les visiteurs de parcs et jardins aux nombreux avantages du désherbage mécanique, du « zero phyto » et l'organisation de journées de démonstration des machines et des produits.

Gérard Jean intervient pour souligner les atouts du mélange de savon noir et d'huile de colza pour combattre certains ravageurs.

La transition climatique

Il est important d'apporter notre contribution à cette politique en faisant mieux connaître notre expérience et en organisant les modalités de partage de nos diagnostics et essais, par exemple pour combattre la pyrale du buis, dont la présence se généralise en Bretagne.

JH Gilson rappelle que nous assistons davantage à un dérèglement climatique qu'à un réchauffement ; la situation est instable. Il se propose de réfléchir à une liste de recommandations qui pourraient être diffusées au grand public.

Les voyages

Le président rappelle le succès du voyage au Brésil en 2022 avec une participation de membres d'associations-sœurs et relate les activités engagées depuis le début de l'année :

- 26 janvier : réunion annuelle des Parcs et Jardins ouverte au public,
- 5 février : conférence de M. Yves Darricau sur l'api foresterie,
- 4 mars : conférence de Mme Denoyelle sur la restauration des jardins historiques dans le contexte du changement climatique,
- 15 avril : visite du jardin du musée Rodin et de celui de l'Hôtel Matignon,
- Mai : voyage de 42 personnes en Irlande,
- Juin : voyage en voiture particulière de 25 personnes en Bourgogne,
- 10 juillet : après la réunion de l'AG, visite des jardins de la Moglais et Herbarius,
- 9 août : visites dans la région de Rennes : parc du château de la Ville du Bois, jardins de Brocéliande, parcs des châteaux des Onglées et de la Manne,

Ultérieurement, il est prévu de visiter le parc de Courances à l'automne et d'organiser des conférences avec Jérôme Jullien (évolutions climatiques), Stéphanie de Courtois, archéologue des jardins, et Yves Darricau.

En 2024, nous irons visiter des jardins d'inspiration orientale en Belgique et en Rhénanie (23-26 avril), puis les « jardins secrets des Yvelines » en mai et, enfin, nous irons « sur les traces de Linné » admirer châteaux, jardins et serres du Sud de la Suède (11-16 juin).

Le rapport est approuvé à l'unanimité et la séance est levée.

Les huit administrateurs sortants qui sollicitent le renouvellement de leur mandat ont été réélus à l'unanimité : François d'Aboville, Florence de Calan, Albane de Carmoy, Jean-Hubert Gilson, Alain Jouno, Geoffroy de Longuemar, Daniel Piquet, Emmanuel Villeroy de Galhau. Deux administrateurs sortants n'ont pas sollicité le renouvellement de leur mandat : Harald Capelle et Frank Jaclin.

CONSEIL D'ADMINISTRATION 2023

(suite aux élections de l'AGO du 10 juillet 2023 et du Conseil d'administration du 4 septembre 2023)

MEMBRES D'HONNEUR

Roland de GUEBRIANT, Délégué honoraire

BUREAU

Geoffroy de LONGUEMAR, Président

Daniel PIQUET, vice Président, délégué 56

Sylvie de KERMADEC, vice Présidente,

Jean-Christophe de BOUTEILLER, Trésorier

Bertrand LEROY, Secrétaire, délégué adjoint 56

DÉLÉGUÉ(E)S

Emmanuel VILLEROY de GALHAU, 22

Florence de CALAN, 29 Nord

Albane de CARMOY, 29 Sud

Isabelle de ROHAN CHABOT, 35

Christophe AMIOT, adjoint 35

ADMINISTRATEURS

Alain JOUNO, président de la commission botanique

François d'ABOVILLE

Evelline de CALAN

Jean-Hubert GILSON

Gwénola de GOUELLO

Denis-Marie LAHELLEC

Olivier de LORGERIL

Didier RICHARD

Visite des jardins de La Moglais et d'Herbarius le 10 juillet 2023



Après le déjeuner de l'assemblée générale, les membres ont été conviés à faire le tour des jardins de La Moglais dont ils ont pu découvrir les évolutions depuis la dernière visite par l'APJB, en 2012, avec, successivement, les nouvelles plantations du jardin de promenade, puis le jardin du bois qui venait tout juste d'être planté à l'époque, avec sa collection de cornus, spectaculaire en été, le nouveau potager, inspiré d'un des carrés du potager de Royaumont, lui-même construit sur le modèle du Potager du Roi, bordé de pommiers en cordon et de cornières d'ifs, l'allée anglaise bordée de roses Marie Pavier, l'allée des poiriers. Les éléments phare du parc restent l'orangerie, la perspective de l'allée de tilleuls, et le théâtre.



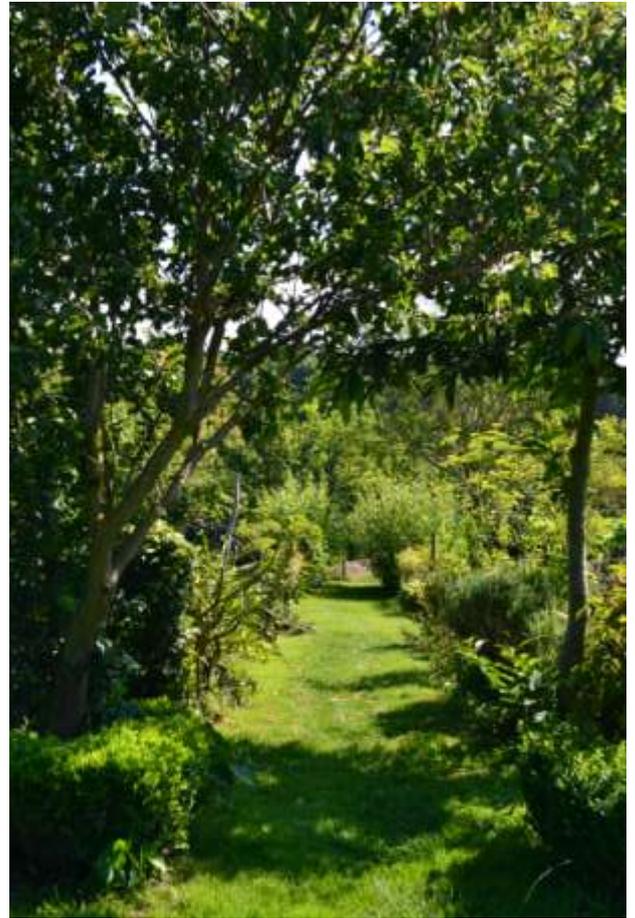


Herbarius

Florence Goulley nous a accueillis en fin d'après midi pour la deuxième visite de la journée. Sur les contreforts de la petite commune bretonne de Planguenoual, son petit jardin est un havre de biodiversité préservée, posé au milieu des champs et ouvert aux vents de la Baie de Saint Brieuc. Son nom « Herbarius » porte le mystère des herboristes et du savoir ancestral. Dans ce jardin en pente, face au sud, Florence a réuni des collections de plantes potagères et médicinales, sauvages, comestibles, aromatiques et condimentaires, fleurs à manger, plantes à bonbons, à tisanes, tinctoriales, mellifères et les arbres qui soignent.

Au travers de visites botaniques, conférences, ateliers, elle raconte les plantes, leurs besoins et les façons de les cultiver comme autrefois dans le respect de la nature. Florence cherche à établir un équilibre entre tous les éléments de cet écosystème varié pour que la nature reprenne ses droits et se gère seule.

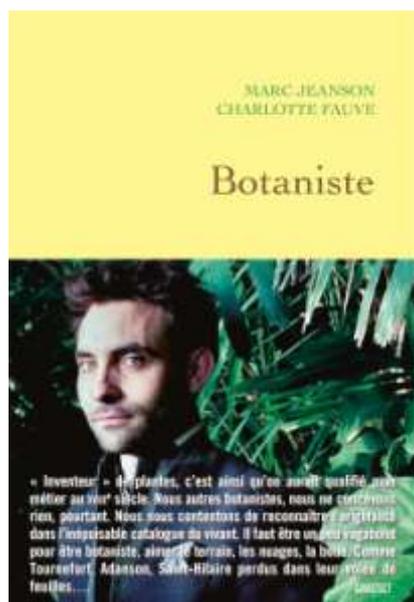
Le jardin, organisé en petites unités, apporte une impression de foisonnement sans ostentation où règne l'harmonie, faisant la joie des petits insectes auxiliaires utiles au potager à l'origine de la lutte biologique : on y plante notamment de la fève, le régal du puceon. Celui-ci est mangé par la coccinelle et autres prédateurs qui eux aussi seront intégrés dans la chaîne alimentaire et plus précisément le réseau trophique complexe. Il suffit alors de semer un peu plus de fèves pour obtenir un équilibre entre récolte suffisante et régulation des populations animales qui se met en



place naturellement sans intervention humaine. Les oiseaux, qui égayent le jardin par leurs chants, sont aussi des chasseurs très actifs d'insectes nuisibles, de larves, de limaces et pour certains de petits rongeurs. Les chauves-souris, pour qui un abri spécifique a été installé sous la cabane, jouent également leur rôle dans la régulation des populations de carpocapse dans le verger.



Quelques livres à découvrir



Botaniste, Marc Jeanson, Charlotte Fauve, Grasset, 2019, 224 p., 18€

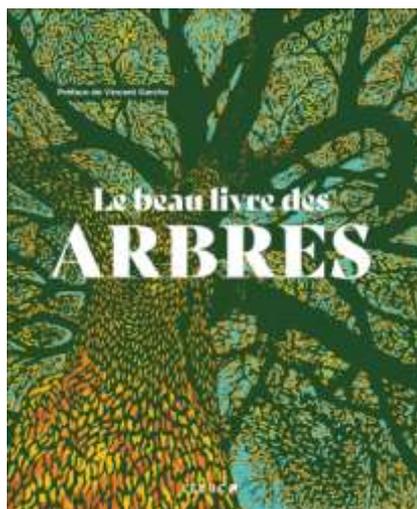
C'est un bâtiment austère, à l'arrière du Jardin des Plantes de Paris, qui recèle secrets et merveilles : huit millions de plantes séchées, trois cent cinquante ans de cueillette et pressage, fruits d'une course folle nourrie par l'appétit des explorateurs et conquérants lancés à corps perdu, dans le défrichage d'une nature vaste, alors riche et méconnue. Bienvenue dans le plus grand herbier du monde – où tout bruisse, vit, témoigne...

Où l'on apprendra que les plantes prennent leur temps et exigent attention. Marc Jeanson le sait, qui dans l'enfance se passionnait pour les animaux, jusqu'à ce qu'une bouture, oubliée sur un coin de fenêtre, ne germe à son insu... Quelques années plus tard, un voyage au Sénégal où il découvre la splendeur des palmiers, vient conforter sa vocation. Être botaniste, c'est aimer le terrain, la boue, les nuages. Et l'inconnu : ceux qui ont donné leur nom aux plantes, les ont découvertes et classifiées, et ont élevé au rang de science le plaisir du vagabondage... au péril de leur vie, parfois.

C'est à ces inventeurs de plantes, que Marc Jeanson, aujourd'hui responsable de l'Herbier, rend ici hommage : Tournefort, Adanson, Lamarck, Pierre Poivre, Monsieur Aymonin, Léon Mercurin, dans ce beau roman de la Botanique qui nous révèle aussi le quotidien d'un

métier, et la réalité d'expéditions dans des territoires pour certains sacrifiés, dont les rares palmiers rescapés se découvrent aux hasards des parkings d'hôtel ...

Les plantes ne sont pas dans les livres ou sous-verre, elles sont notre monde, notre histoire climatique, notre paysage, notre avenir. Mêlant portraits, récits, histoires oubliées, pensées scientifiques, Marc Jeanson nous offre un livre inclassable et luxuriant.

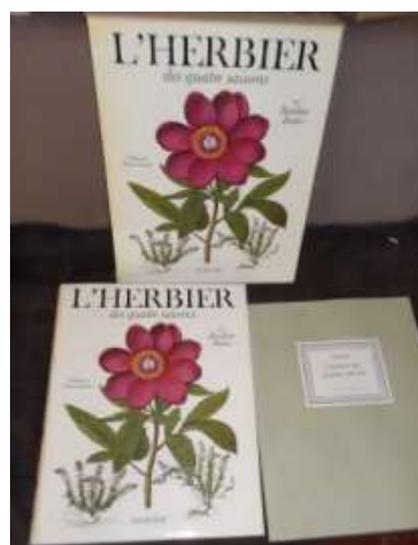


Le Beau Livre des arbres, collectif, avec des contributions de Michael Scott, Ross Bayton, Andrew Mikilajski Keith Rushforth, préfaces de Alain Baraton et Vincent Karche. Editions Leduc, 2022, 320 p., 36.90€

90 arbres du monde comme vous ne les avez jamais vus. Alliant botanique, science, culture, art et mythologie, cet ouvrage vous conte l'histoire millénaire qui lie les géants du monde végétal aux êtres humains. Des chênes anciens aux grands séquoias en passant par les banyans luxuriants et les kapokiers imposants, découvrez les secrets de 90 espèces du monde, mais surtout les récits fascinants des cultures humaines qui évoluent avec elles depuis la nuit des temps.

Saviez-vous que l'écorce de saule, utilisée dans la composition de l'aspirine, a été identifiée dès l'Égypte antique comme un antidouleur ? Que le ginkgo symbolise l'espoir depuis que six d'entre eux ont survécu au bombardement atomique d'Hiroshima ? Ou encore qu'une croyance populaire garantit la virilité à celui qui porte un marron dans sa poche ?

Forestier, ténor d'opéra et auteur, Vincent Karche a longuement fréquenté les arbres, tout d'abord dans sa Lorraine natale, puis lors de nombreux séjours au Burundi, au Canada et au Népal. Aujourd'hui ténor des forêts, il a fondé l'association sylvalyric.org pour emmener tous les publics ressentir les bienfaits des arbres et de la vibration vocale, lors de sorties nommées RandOlyrics.



L'herbier des quatre saisons de Basilius Besler, par Gérard Aymonin, préface de Pierre Gascar (Préfacier) Éditions Citadelles & Mazenod, 2022 (réédition), 544p., 59 €

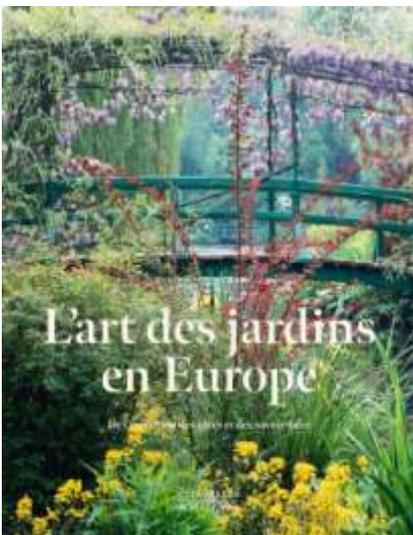
Une nouvelle édition de ce trésor de la littérature botanique, éblouissant florilège des plantes présentes en Europe au début du XVII^e s. Publié en 1613 par le botaniste et apothicaire de Nuremberg Basilius Besler, c'est l'un des ouvrages les plus ambitieux jamais produits sur les plantes ornementales à fleurs. Sous la forme d'un millier de dessins précis et méticuleux à l'aquarelle, Besler a repertorié toutes les plantes du fabuleux jardin botanique qu'il a aménagé pour le prince évêque d'Eichstätt, Johann Konrad von Gemmingen.

Outre sa qualité graphique et la beauté de ses images, c'est un livre qui est à la charnière entre le Moyen-Age et l'époque moderne. Il a la particularité de décrire, au fil des saisons, le jardin de l'évêque d'Eichstätt, près de Nuremberg, d'où son nom d'Hortus Eystartensis. Apothicaire et horticulteur, Besler n'a eu de cesse d'acclimater et de représenter toutes les plantes conservées par son prélat. Notre édition n'est donc pas une re-

Livres à découvrir

production, mais bien plutôt une réédition qui d'une part porte à la connaissance d'un vaste public ces planches exceptionnelles mais aussi, pour ceux que la botanique et le jardinage passionnent, réactualiser le sujet en donnant pour chaque planche, la classification moderne, c'est-à-dire son nom français, la famille à laquelle la plante appartient et son nom en latin.

Chercheur au Museum national d'histoire naturelle, responsable de son département de phanérogamie, Gérard Aymonin étudie plante par plante ce qu'en disait Besler et ce que nous en savons aujourd'hui.



Yves-Marie Alain et Janine Christia-ny, **L'art des jardins en Europe** : De l'évolution des idées et des savoirs-faire, Citadelles & Mazenod, 2023, 632 p., 95 €.

Lieu de convivialité, de plaisir, mais aussi lieu de pouvoir, les jardins sont toujours l'espace d'une expression philosophique, religieuse, idéologique, artistique, la représentation symbolique du monde et de la place de l'homme dans l'univers. Ce précieux patrimoine revêt des dimensions à la fois multiples et complexes. Loin de se limiter au simple plaisir de l'œil, les techniques qu'il requiert et les formes qu'il engendre s'insèrent dans un contexte historique, sociologique et culturel riche et varié. Cette vaste synthèse illustrée aborde tous les aspects de l'art des jardins. Les auteurs abordent dans un premier temps l'étude du savoir-faire des hommes (architectes, théoriciens, jardiniers, pépiniéristes, horticulteurs...), les évolutions, tant des

tapis «verts» que des pelouses, des outils, des orangeries et des serres. Puis sont étudiés les différents styles de la Renaissance aux années 1930. Enfin, le lecteur est convié à un tour d'Europe de 170 hauts lieux qui font l'histoire du jardin, des jardins de l'Alhambra à la maison Monet de Giverny, en passant la villa Borghèse à Rome, le château de Versailles, les jardins de Chatsworth (Derbyshire), le jardin du palais Fronteira à Lisbonne, Peterhof près de Saint-Pétersbourg, le jardin botanique de Kew...



Dans le jardin forêt, promenade au bois des Moutiers., Louis Gaillard (photos), Marco Martella (texte), 80p. 59 photos, 40 €

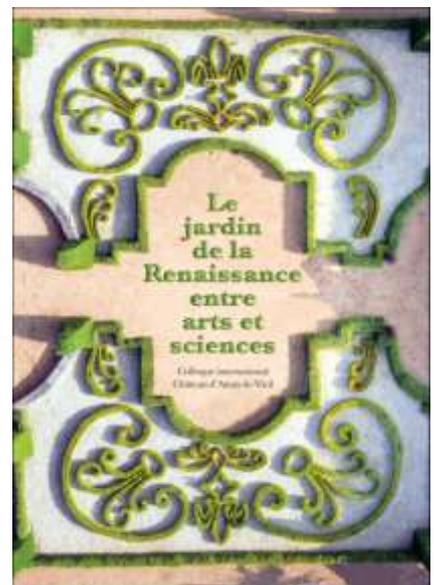
« J'ai eu le privilège de pouvoir photographier au cours des différentes saisons le remarquable Bois des Moutiers qui se situe à Varengeville-sur-mer en Normandie. C'est une propriété qui est constituée d'une demeure de style « Arts and crafts », de jardins à l'anglaise et d'un parc dense, presque ensauvagé qui descend doucement par une vauveuse jusqu'à la mer. L'ensemble a été édifié à partir de la toute fin du 19^è siècle.

J'ai immédiatement été séduit par le lieu. Ainsi au cours des nombreuses promenades que j'ai pu entreprendre, je me suis demandé comment je pourrai restituer ce sentiment de sérénité et de quiétude qui en émanait.

J'ai laissé mon œil parcourir les endroits les moins accessibles du parc pour tenter d'en atteindre le cœur, s'arrêter sur le parcours d'une racine, plonger dans l'entrelacs des troncs des rhododendrons, se laisser séduire par le tapis des pétales de fleurs, regarder vers les cimes ou encore se

glisser sous les gunneras géantes. Je me suis placé aussi de l'autre côté du décor des scènes conçues et imaginées par les créateurs du parc. Autant de vues moins attendues qui je l'espère permettent d'appréhender la beauté mystérieuse et envoûtante de ce lieu magnifique.

Marco Martella m'a rejoint en écrivant un texte qui apporte un enrichissement, un croisement des regards et des sensibilités. Il est au travers d'une flânerie au Bois des Moutiers, l'occasion d'une réflexion poétique et philosophique plus globale sur nos relations aux jardins ».



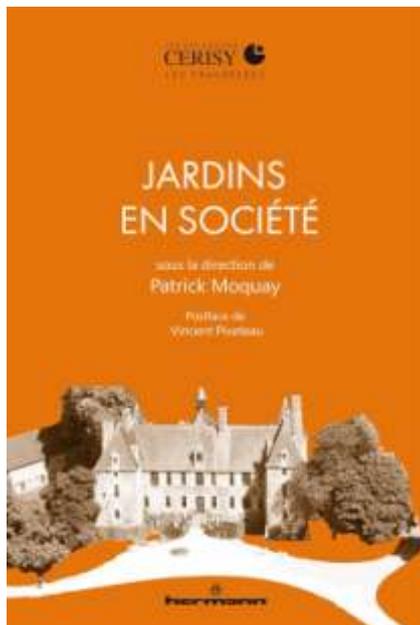
Le jardin de la Renaissance, entre arts et sciences, Colloque international d'Ainay-le-Viel, ETS, 176 p., 22 €

Le colloque international « Le jardin de la Renaissance entre arts et sciences » a eu lieu en juillet 2019 au Château d'Ainay-le-Viel. Cette puissante forteresse du XIII^e siècle possède un corps de logis Renaissance et des jardins d'eau de la même époque qui entourent le Grand Carré en l'Île.

La Renaissance, d'une extraordinaire richesse et créativité, a réinventé le jardin et l'a transformé en un art total réunissant l'ensemble des arts : architecture, sculpture, peinture, musique, danse, dont la réalisation savante impliquait une profonde connaissance des sciences de la géométrie, de l'optique, de l'hydrologie et de maintes autres disciplines.

Livres à découvrir

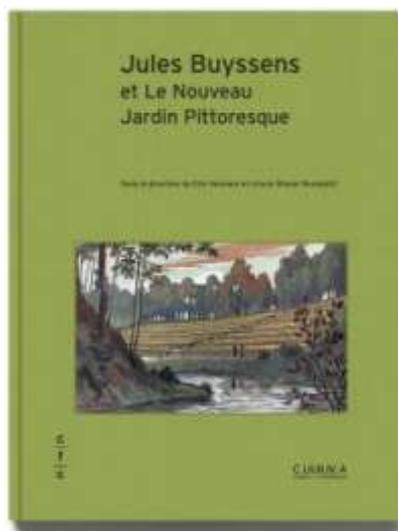
Le projet a été coordonné par Marie-Sol de La Tour d'Auvergne, propriétaire du Château d'Ainay-le-Vieil., sous la direction scientifique de Michael Jakob, professeur à l'Université Grenoble Alpes et par le professeur Benoist Pierre, directeur du Centre d'Études Supérieures de la Renaissance (CESR) et du Programme Régional Intelligence.



Jardins en société., sous la direction de Patrick Moquay, 210 p., 22 €.

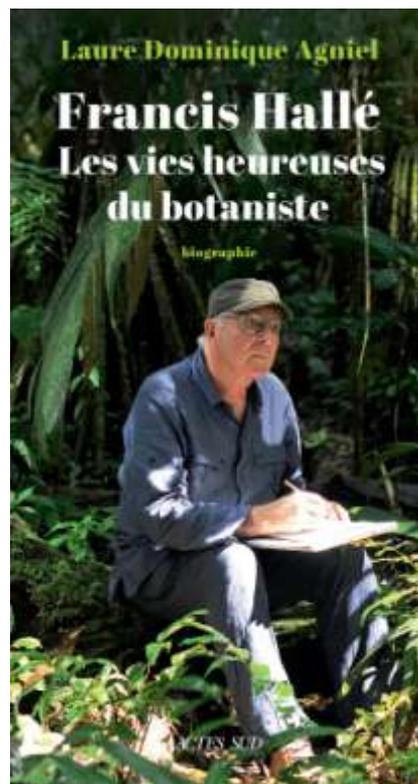
Le regain d'intérêt pour le jardin témoigne de transformations sociales plus profondes que le simple effet de mode dont il semble bénéficier. Les jardins accueillent nombre des questions vives qui traversent actuellement nos sociétés. Un cycle de colloques de Cerisy, de 2012 à 2018, a mis en évidence ces valeurs et pratiques sociales nouvelles dont le jardin était le signe. La présente sélection éclaire la signification des jardins pour nos contemporains et dévoile ce que les jardins nous disent de nos sociétés, des difficultés qu'elles rencontrent, des défis qu'elles affrontent, des pratiques qu'elles expérimentent.

Contributions de Patrick Moquay, Florence Naugrette, Jean-Marc Besse, Paul Claval, Sylvie Cachin, Martine Bergues, Jean-Noël Consalès, Gilles Tiberghien, Emanuele Coccia, Jacques Tassin, Antoine Hennion et Vincent Piveteau.



Jules BuysSENS et le Nouveau Jardin Pittoresque, collectif, sous la direction de Eric Hennaut et Ursula Wieser Benedetti, avec des contributions de Florence André, Jean-Marie Bailly, Claire Billen, Odile De Bruyn, Stéphanie de Courtois, Eric Hennaut, Michael Jakob, Philippe Nys, Anne-Marie Sauvat, Ursula Wieser Benedetti, 274 p. 39 €.

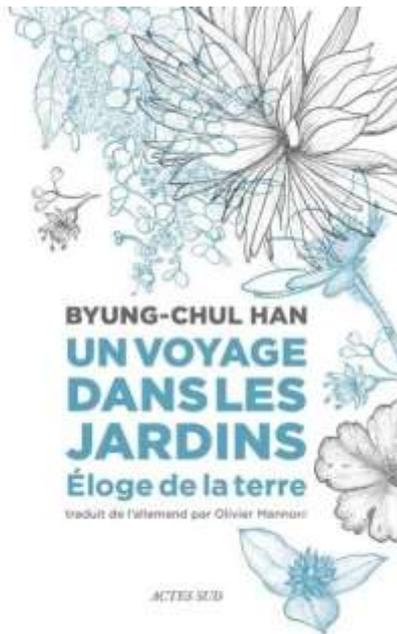
Jules BuysSENS (1872-1958) est une figure majeure de l'art des jardins et du paysage en Belgique. Après une formation internationale d'une quinzaine d'années qu'il termine comme chef de bureau d'Édouard André à Paris, il conçoit plus de mille projets en Belgique et dans une dizaine de pays, essentiellement européens (France, Russie, Suisse, Pays-Bas, Monaco, Pologne, Lituanie). Il réalise l'aménagement de parcs et de jardins pour l'aristocratie et la riche bourgeoisie internationale (le prince et la princesse Napoléon à Ronchinne, les Solvay à La Hulpe et Bruxelles, Béatrice Ephrussi de Rothschild à Monte-Carlo, la comtesse de Pourtalès en Suisse et le baron de Dietrich en Alsace...), oeuvre pour diverses municipalités et, dans l'entre-deux-guerres, développe de séduisants petits jardins de ville qui associent pittoresque et Art déco. Initiateur du mouvement et de la revue *Le Nouveau Jardin Pittoresque*, il fut également architecte paysagiste en chef de la Ville de Bruxelles (1904-1937) et responsable des aménagements paysagers de l'Exposition universelle de 1935 au Heysel.



Francis Hallé, les vies heureuses du botaniste, Laure Dominique Agniel, Actes Sud, 224 p., 18 €

Francis Hallé est un botaniste mondialement connu pour ses travaux sur les arbres et les plantes. Mais quel est son parcours ? Qui est cet homme dont le dernier rêve est de recréer en Europe de l'Ouest une forêt vierge ? A travers de nombreux entretiens, cet ouvrage retrace les étapes d'une vie menée tambour battant.

Livres à découvrir



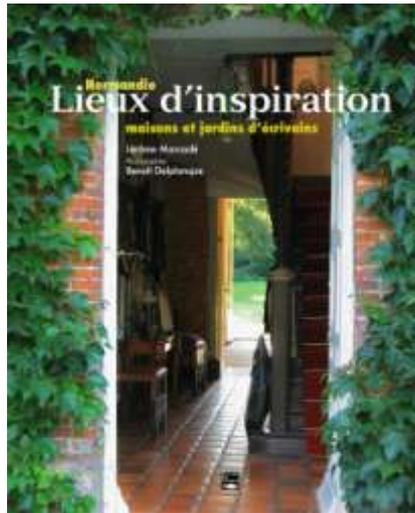
Un voyage dans les jardins, Eloge de la terre, Byun-Chul Han, traduit de l'allemand par Olivier Mannoni, Actes Sud, 2023, 160 p. 17 €

Trois années durant, Byung-Chul Han s'est consacré à son jardin, près du lac Wannsee, à Berlin. Le jardinage a été pour lui un exercice de méditation, un séjour dans le silence, dans un temps durable et parfumé.

« Nous devrions réapprendre à regarder la terre, sa beauté, son étrangeté, son unicité avec étonnement. C'est au jardin que j'en fais l'expérience : la terre est magie, énigme et mystère. La traiter comme une ressource à exploiter, c'est déjà la détruire ».

Avec Byung-Chul Han, la pratique du jardinage n'a rien d'un loisir, c'est une expérience profondément physique, spirituelle, esthétique. « Chaque jour que je passe dans mon jardin est une journée de bonheur. Le présent livre aurait aussi pu s'appeler Essai sur la journée réussie ».

Né en Corée du Sud en 1959, Byung-Chul Han a entamé des études de métallurgie à Séoul avant de venir étudier la philosophie, la littérature allemande et la théologie catholique en Allemagne. Docteur en philosophie, il a enseigné cette matière dans plusieurs universités, dont celle des arts de Berlin.

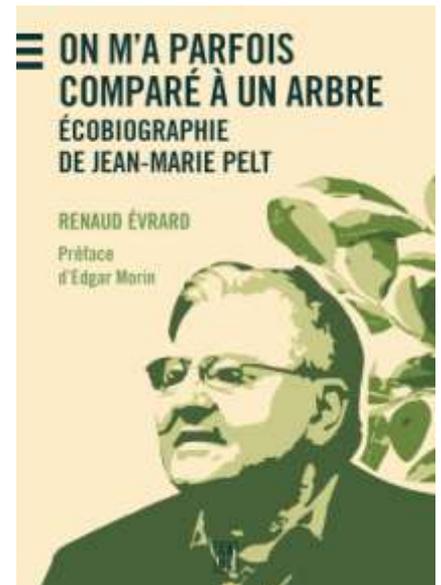


Lieux d'inspiration, Maisons et jardins d'écrivains en Normandie, Jérôme Marcadé, photographies de Benoît Deleplanque, Des Falaises, 168 p. 29 €

La Normandie a donné au fil des siècles de grands noms au patrimoine des lettres. Qu'ils soient poètes, dramaturges, romanciers ou essayistes, qu'ils soient Normands de naissance ou d'adoption, ils ont chacun à leur manière magnifié l'atmosphère normande particulière de ces paysages verdoyants bercés par les vents et les embruns et de ces lumières impressionnistes aux couleurs fugitives.

Si la Normandie littéraire est avant tout « dix-neuvième siècle », placée sous le haut patronage de Gustave Flaubert et de son filleul spirituel Guy de Maupassant, chantres d'une société rurale en pleine mutation, d'autres auteurs ont posé les fondations de la littérature française depuis la Renaissance jusqu'au XVII^e siècle qui porte sur la scène classique les plus grandes tragédies.

Ce livre vous invite à entrer dans l'intimité des écrivains normands, dont certains sont tombés dans l'oubli, au plus près de leurs sources d'inspiration. Lieux de naissance ou de villégiature, maisons des villes ou des champs, au décor modeste ou fastueux, entourés d'un jardin clos ou d'un vaste parc, ils sont tous imprégnés du parfum de leur encre et tous habités par l'âme de leur plume.

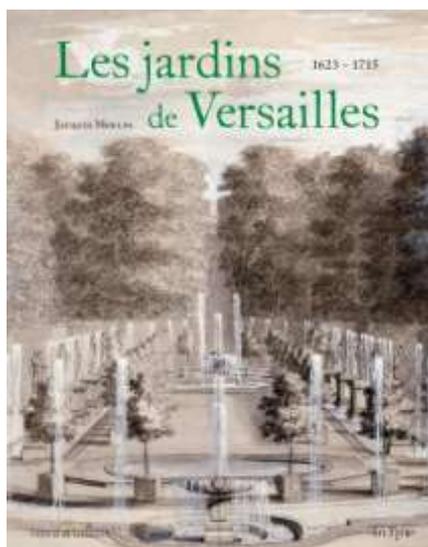


On m'a parfois comparé à un arbre, Ecobiographie de Jean-Marie Pelt, Renaud Evrard, avec une préface d'Edgar Morin, Université de Lorraine, 192 p. 18 €

Homme de science et de foi, un temps homme politique à Metz, humaniste, passionné par les plantes et vulgarisateur de grand talent, Jean-Marie Pelt a marqué son époque. Beaucoup connaissent ses nombreux ouvrages, près de 60, visant le grand public et se souviennent de ses émissions radiophoniques sur les plantes et l'écologie (Chroniques écologiques sur RTL ou Hexagonale Poursuite sur France Inter) ou de L'Aventure des plantes à la télévision. Il était également un pionnier de l'écologie urbaine et a fondé à Metz l'Institut européen d'écologie dès 1971. Cette biographie raconte les différentes facettes d'un homme complexe au parcours singulier.

Renaud Évrard est psychologue clinicien et maître de conférences habilité à diriger des recherches en psychologie à l'Université de Lorraine.

Livres à découvrir



Les jardins de Versailles (1623-1715), Jacques Moulin, In Fine, avec le soutien du château de Versailles, 2023, 256 p., 49 €.

En dépit des multiples pages qui ont été consacrées au château de Versailles, la genèse de ses jardins garde une part de mystère. Historien de l'art de formation et longtemps architecte en chef des Monuments historiques chargé du domaine, Jacques Moulin en propose une passionnante synthèse historique, depuis sa création en 1623 jusqu'à sa conservation actuelle.

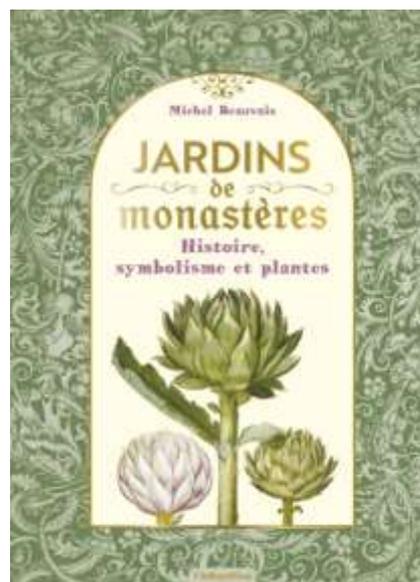
À la faveur de nombreux documents inédits et d'une relecture attentive des archives conservées en France comme à l'étranger, cet ouvrage met en évidence les multiples interventions qui ont façonné les jardins, le rôle de ses maîtres d'œuvres successifs et les volontés qui en ont accompagné le développement de Louis XIII à aujourd'hui. Ce premier tome est consacré à la période allant de la création des jardins à la mort de Louis XIV.



Jardins Jungle, Inspirations et plantes adaptées à nos climats, Michael Le Bret, Ulmer, 192 p. 30 €

De magnifiques jardins comme source d'inspiration et une palette végétale pour choisir les plantes adaptées à son jardin et à son goût : le livre idéal pour transformer son jardin, sa terrasse ou sa cour en jungle tropicale, même sous nos climats ! Un livre unique.

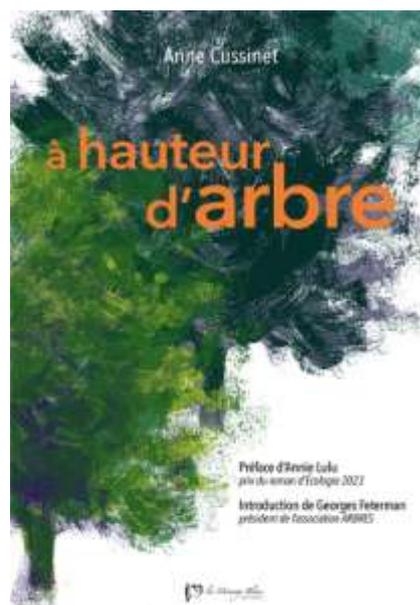
Ce livre donne envie de recréer chez soi, dans un patio, une cour, un jardin, l'ambiance luxuriante et totalement dépaysante des jungles tropicales et subtropicales. Il décrit de nombreuses plantes connues, méconnues ou toutes nouvelles en culture, au look exotique indéniable, mais résistantes au froid dans une grande partie de nos jardins, surtout en milieu urbain. On voyage beaucoup au fil des pages, tout en trouvant les clés qui permettent de recréer chez soi ces compositions extravagantes et luxuriantes.



Jardins de monastères, Histoire, symbolisme et plantes, Michel Beauvais, Rustica, 2023, 144 p., 25 €

Des jardins de monastères, il se dégage un parfum d'éternité... Partez à la découverte de l'histoire passionnante de ces jardins qui devaient tout à la fois nourrir les communautés, soigner les malades et favoriser le recueillement.

Très documenté, cet ouvrage nous transporte au temps des premières abbayes et monastères, leur organisation, leurs méthodes de culture. Vous y trouverez également des conseils pour vous inspirer de ces jardins et 25 fiches plantes pour des récoltes savoureuses.



À hauteur d'arbre, Anne Cussinet, Ed. La Mésange Bleue, 2023, 192 p., 24 €

Livres à découvrir

Les métiers et la passion des arbres à l'épreuve du changement climatique.

Des forestiers, arboriculteurs, paysagistes, agriculteurs, scieurs, élagueurs et experts témoignent sur la santé et l'exploitation des arbres, forêts et bocages du Perche et nous racontent comment ils s'adaptent face au réchauffement climatique. D'une portée qui va au-delà d'un territoire, ces témoignages d'acteurs de terrain nous invitent à considérer les arbres comme l'une des pièces d'un vaste puzzle écologique et économique et questionnent souvent nos idées reçues et paradoxes de consommateurs.



Quatre saisons au jardin, Museum national d'histoire naturelle, Marabout, octobre 2023, 272 p., 29,90 €.

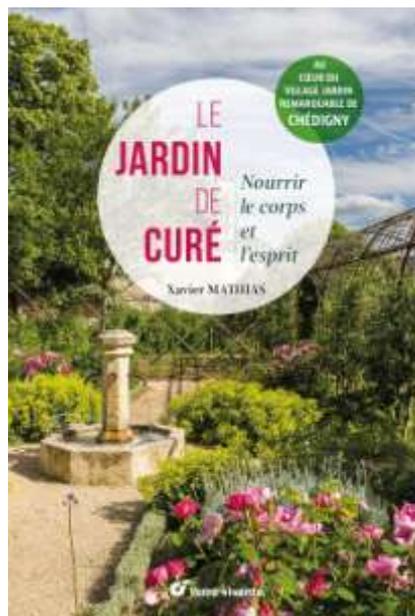
Au fil des pages, suivez les conseils experts des jardiniers du Muséum national d'histoire naturelle pour prendre soin de votre jardin, dans le respect de la biodiversité.

Au programme : travail du sol, fabrication de compost et semis d'engrais verts, taille et arrosage de vos végétaux, mais aussi réalisation de greffes et de boutures... Mois par mois, découvrez ces gestes essentiels et prenez le temps d'admirer le passage des saisons, d'en sentir les parfums, d'en savourer les teintes et les métamorphoses.



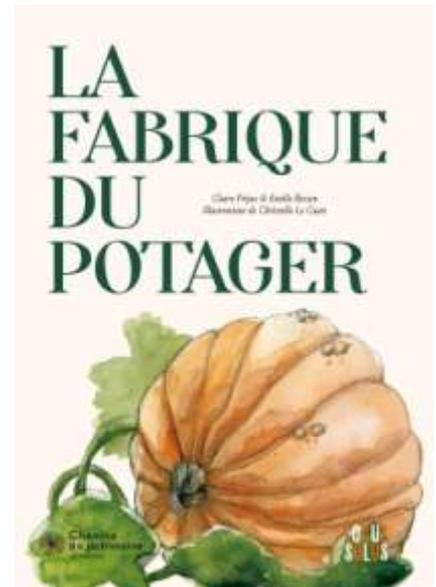
Histoire du jardin potager, Florent Quellier, Dunod Armand Colin, juin 2023, 192p., 24.90€

Du courtil médiéval au jardin ouvrier, en passant par le potager-fruitier aristocratique de l'Ancien Régime, ce livre retrace la longue histoire du jardin potager en Occident. Humble jardin paysan ou ouvrier, noble potager-fruitier des élites, discret jardin monastique ou de curé, le jardin potager présente de multiples visages au fil des époques, simultanément enjeu de prestige pour les puissants et de survie pour les plus faibles. À n'en pas douter, le potager, défriché et retourné par l'historien Florent Quellier, a bien des choses à nous raconter...



Le jardin de curé, Xavier Mathias - photos Pascal, Avenet, Terre Vivante, mai 2023, 176 p., 26 €

Nourrir, soigner et réjouir le corps et l'âme. Voilà le leitmotiv du jardin de curé. On y retrouve donc les trois jardins distincts : potager/fruitier, médicinal, bouquetier, ainsi qu'un espace de méditation, et éventuellement un petit élevage (poules, lapins...). L'auteur nous parle d'histoire, de techniques ; comment reproduire un jardin de curé, chez soi, sur l'exemple du fameux jardin du presbytère de Chédigny, et de plantes – potagères, médicinales, aromatiques, fruitières, bouquetières – nous faisant profiter de son inégalable érudition jardinière.

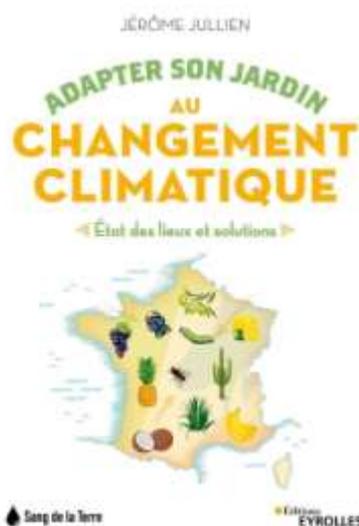


La fabrique du potager, Claire Prijac & Estelle Bizien, Christelle Le Guen, illustrations, Locus Solus avec Chemins du Patrimoine en Finistère, 128 p., 140 dessins originaux, 15,90 €

Un potager... Rêve du citadin, activité dominicale du néo-rural, lieu de contemplation du méditatif... Chacun face à son potager déborde d'imagination et d'énergie créatrice, mais il est parfois difficile de se lancer. Ce petit livre très illustré raconte tous les possibles du jardin potager.

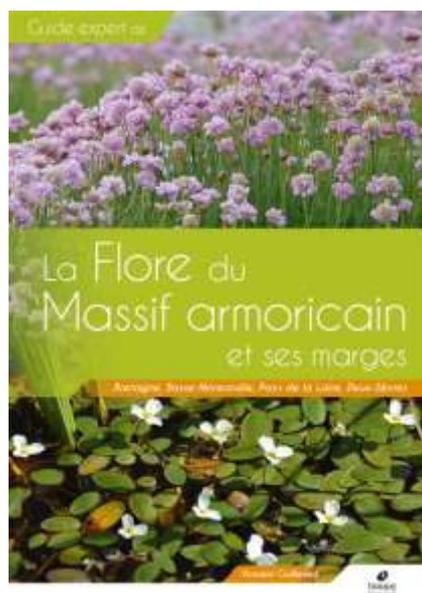
A noter aussi dans l'ouvrage la présence des arbres en tant que nouveaux occupants du potager.

Livres à découvrir



Adapter son jardin au changement climatique, Jérôme Jullien, Eyrolles, 2021, 232 p., 28 €.

Un plan climat pour votre jardin : agissons ensemble dès aujourd'hui ! Tous les jardiniers peuvent témoigner de l'impact du changement climatique dans leur jardin, avec des effets qui s'aggravent d'année en année et qui vont bien au-delà des problèmes de sécheresse... Cet ouvrage répertorie ces différents effets du réchauffement climatique et propose des solutions concrètes en ville comme à la campagne.

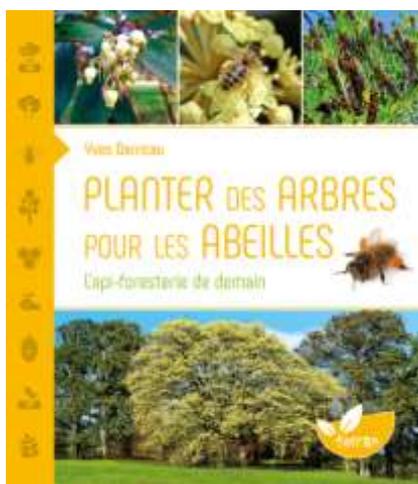


La flore du massif armoricain et ses marges, Vincent Guillemot, Editeur Biotope, avril 2023, 900 p., 45€

Le Massif armoricain se distingue par son histoire géologique qui contribue fortement à l'identité de ce

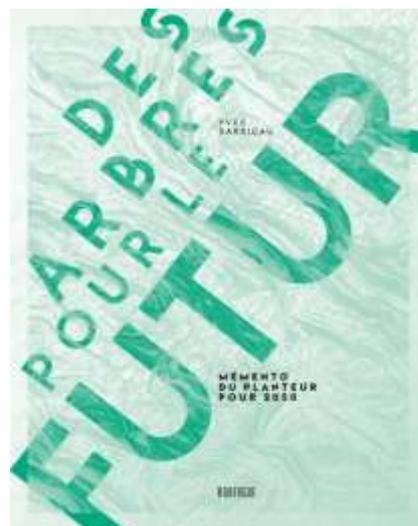
territoire, et plus particulièrement à la composition de sa flore sauvage.

Cet ouvrage présente toutes les plantes présentes dans le Massif armoricain, c'est-à-dire la Bretagne, la Basse-Normandie, les Pays de la Loire, et le département des Deux-Sèvres, soit plus de 2500 espèces. Ce guide en présente les caractéristiques géographiques et écologiques à travers les grands types de végétation. Les cartes de présence des espèces ont été réalisées en collaboration avec le Conservatoire botanique armoricain de Brest.



Planter des arbres pour les abeilles, Yves Darricau, Terran, 2018, 224 p., 19 €

Plantez des arbres pour que, demain, les pollinisateurs survivent ! Nos paysages changent, les plantes souffrent et dessaisonnent, les abeilles disparaissent et leur alimentation devient problématique... Chacun de nous peut agir et planter pour que, demain, les pollinisateurs survivent et que nos jardins s'adaptent et continuent à faire rêver. Autour de quelque cinquante portraits d'arbres, d'arbustes et de lianes indigènes et exotiques se dévoile une nouvelle diversité végétale qui apportera des solutions écologiques face au changement climatique.



Des arbres pour le futur, mémento du planteur pour 2050, Yves Darricau, Le Rouergue, 2022, 288 p., 35 €.

Il est urgent de planter des arbres. Oui mais lesquels ? Yves Darricau écrit une histoire des arbres de notre territoire, de la dernière glaciation aux débuts du compagnonnage avec l'homme en passant par les figures des grands botanistes aventuriers... Il nourrit notre réflexion et nous propose une palette d'une cinquantaine d'espèces à planter pour 2050.



Contacts

Adresse postale : La Moglais, 22400 Lamballe

Site Internet : www.apjb.org

Chargée de mission : Agnès Gautier, 06 16 91 43 18

mail : aggatour@yahoo.fr

Président (G. de Longuemar) : president@apjb.org

Téléphone du président : 06 20 79 62 37

Trésorier (J.C. de Bouteiller) : tresorier@apjb.org

Informations : info@apjb.org

Contact : contact@apjb.org

Un grand merci aux relecteurs : Bertrand Leroy, Florence de Calan, Evelyne de Longuemar
et Agnès Gautier.

Composition de la revue et direction de la publication : Geoffroy de Longuemar

© 2023 Association des Parcs et Jardins de Bretagne, La Moglais, 22400 Lamballe

